



spectrum

MAGAZINE DES ÉTUDIANT·E·X·S
DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG

STUDIERENDENMAGAZIN
DER UNIVERSITÄT FREIBURG

OCTOBRE 2022
FONDÉ PAR L'AGEF



Aber, Glaube?

Quelles réalités pour
quelles superstitions?

Wie der Aberglaube nach China kam
#WICCA

Seiten 16-17
Seite 20

pages 18-19
paggio 21

Pouvoir et (dé)mesure
I creepypasta : un fenomeno di internet

depuis

1872

BIENVENUE À

LA SCHWEIZERHALLE

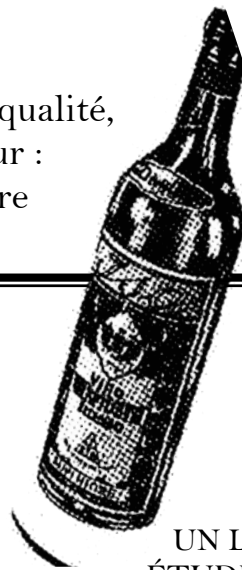
votre bistrot
du coin

150 ANS APRÈS SON OUVERTURE HISTORIQUE

La Schweizerhalle change de tenancier.ère.s !

Au cœur du quartier du Bourg, au pied de la cathédrale, le restaurant fraîchement rénové fait un bond dans le présent... tout en préservant son charme et son authenticité !

Une équipe passionnée, des produits de qualité, une cuisine de saison cuisinée avec amour : La Schweizerhalle sera ravie de vous faire découvrir son nouveau visage.



TOUTE
L'ÉQUIPE
SE RÉJOUIT
DE VOTRE
VISITE !

UN LIEU CALME ET CHALEUREUX POUR LES
ÉTUDIANT.E.S LASSÉ.E.S DES BIBLIOTHÈQUES.

DU BON CAFÉ ET DES PÂTISSERIES MAISON.

UN « PETIT SALON » POUR ÉTUDIER
OU BOIRE UN VERRE, MÊME DURANT
LES HEURES DE RESTAURATION.

UNE CARTE D'APÉRITIFS ET
DE COCKTAILS ORIGINAUX.

DES METS LOCAUX ET CUISINÉS MAISON.

DES MENUS DU JOUR À PRIX DOUX.



ÉDITO



Maxime Staedler
Rédacteur en chef

Rédaction
francophone

Vous êtes superstitieux·se ?

À vrai dire, même si vous ne l'êtes pas, n'avez-vous pas malgré tout tendance à éviter de passer sous une échelle, à peut-être jouer au loto un vendredi 13 ? Je vous rassure, les articles du dossier superstition de cette édition ont plus de substance que ces futiles exemples trop souvent entendus. Si la responsable culture Emilia Astorina nous parle d'un sujet plutôt léger, à savoir l'arche du Collège Saint-Michel, au-dessous de laquelle il ne faut SURTOUT PAS passer tant que vous n'avez pas obtenu votre maturité, je m'attaquerai pour ma part aux croyances que nous pouvons avoir envers notre classe dirigeante. Tanimara Sartori, quant à elle, vous expliquera tout sur ce phénomène aussi vieux qu'internet lui-même : Les Creepypasta !

J'en profite pour vous annoncer que l'édition de Spectrum que vous tenez entre les mains n'est non pas bilingue, comme à son habitude, ni trilingue, comme elle pourrait l'être grâce à l'article de Tanimara en italien, mais bien quadrilingue, car c'est en anglais que Laurie Nieva vous donnera son avis sur le podcast Popcorn Psychology !

C'est donc avec une certaine émotion que je vous présente ce numéro, le premier que j'ai le plaisir de diriger en tant que rédacteur en chef, aux côtés de la très talentueuse Pauline Meyer, rédactrice en chef germanophone. Nous avons l'immense honneur de succéder à Yvan Pierri et Alyna Reading, et sommes rassuré·e·s de les voir continuer avec nous dans la rédaction. Nous les remercions chaleureusement pour tout qu'il·elle·s ont apporté et continuent à apporter à Spectrum, à l'image de la critique d'Yvan portant sur Athena de Romain Gavras.

Adeline Mouget nous parlera du Röstigraben et autres métaphores culinaires, tandis que Vanessa Lakhdar nous racontera l'histoire du peintre et céramiste romontois YOKI. Si je tenterai d'apporter une touche d'humour dans la nouvelle rubrique satirique, l'article de Joan Laissue s'évertuera pour sa part à vous éduquer sur les débats qui agitent le monde de la sociologie. Enfin, Laurie Nieva abordera la question de la sexualisation du corps des femmes tandis que notre nouveau responsable unipolitique Antoine Lévêque nous offre un point de vue particulièrement éclairant sur le rôle de la Suisse au sein du Conseil de sécurité de l'ONU.

Bonne lecture!



Pauline Anne Meyer
Chefredakteurin

Deutschsprachige
Redaktion

Und an was glaubt ihr?

Mit etwas Wehmut gebe ich bekannt, dass Maxime Staedler und ich Yvan Pierri und Alyna Reading ablösen werden. Natürlich herrscht aber auch grosse Freude. Es ist uns eine Ehre, in ihre Fussstapfen treten zu dürfen. Wir danken Ihnen für das wunderbare Jahr voller unvergesslicher Momente, kreativen Sitzungen und anregenden Diskussionen. Vorbilder leben vor und zeigen Sinn. So haben Alyna und Yvan unser Studierendenmagazin und das gesamte Spectrum Team geprägt. Maxime und ich übernehmen ein Amt, dass uns am Herzen liegt und dürfen mit Stolz sagen, dass wir grosse Pläne für Spectrum haben.

In diesem Sinne: Bleibt gespannt und hält die Ohren steif! Die Welt dreht sich schnell. Spectrum fängt das Wichtigste ein und druckt es für Euch, liebe Leserschaft, um etwas Handfestes bieten zu können. Egal ob im ÖV, auf dem Sprung oder während einer Kaffeepause. Ich wünsche allen, Lust, zu lesen!

Nun zum Dossier: Glaube, Aberglaube, aber, was ist Aberglaube? Was hat das «aber» hier verloren? Eine knappe Vorsilbe, die den feinen Unterschied macht. Und auch eine starke Vorsilbe, denn sie trennt den Aberglauben vom herkömmlichen Glauben. Spectrum geht in seiner zweiten Ausgabe des Herbstsemesters 2022 genauer auf diesen Begriff ein. Maria Papantuono leitet ein: Was hat es mit dem Aberglauben an den Vampir auf sich? Weiter erläutert Alyna Reading au den Aberglauben in China. Zum Abschluss greift Franziska Schwarz ein aktuelles Phänomen auf: Die Hexen auf Tik Tok.

In der Rubrik Gesellschaft lässt uns Ella Lory an einem berührenden Gespräch mit einem Kunsttherapeuten, der auf der Palliativstation arbeitet, teilhaben. Das Grüne Blatt stellt Euch «Atout Vrac» vor, ein Unverpackt Laden in der Altstadt Freiburgs. Sophie Sele, unsere neue Verantwortliche für die Rubrik Unipolitik, nimmt ein kontroverses Thema in den Angriff: Präsenzuniversität oder Passivstreaming. Was sind Vor- und Nachteile? Sam, neu in unserer deutschen Redaktion, präsentiert «Friqueers» und Selina Keiser verfasste eine herausfordernde Kolumne.

Überzeugt Euch selbst. Ich zumindest bin stolz auf die gesamte Redaktion.

SOMMAIRE - INHALT

INTERNATIONAL

Un État neutre comme « phare » de la communauté internationale 4-5

GESELLSCHAFT · SOCIÉTÉ

Thérapie, die formt 6-7
Röstigraben, pas de quoi en faire tout un plat 8

GRÜNES BLATT

Nächster Halt: Einkaufen ohne Verpackung 9



UNIPOLITIK

Uni Freibug – eine Präsenzuniversität? 10-11

COUP DE GEULE

S'affranchir de l'ethnocentrisme, une illusion moderne et prétentieuse? 12-13

DOSSIER

Aber, Glaube? Quelles réalités pour quelles superstitions? 14-21

SEXUALITÄT · SEXUALITÉ

«Wir verdienen es, Platz einzunehmen» 22
«Arrêtez de me dire comment m'habiller» 23

KULTUR · CULTURE

Grosse Künste, gestohlene Werke? 24
YOKI, un artiste du siècle passé et à la philosophie moderne 25



SATIRIQUE

Blaise Bersinger? Avec volontiers! 26

ANIMAE LIBERAE

Krachende Mail – anstatt Meerwellen ab Semesterbeginn 27

CRITIQUES · KRITIKEN

28-29

COMITÉ · KOMITEE

31

Un État neutre comme « phare » de la communauté internationale

L'élection de la Suisse au Conseil de sécurité de l'ONU en juillet dernier pose la question du rôle que peut jouer un État neutre dans cette enceinte chargée de régler le sort des grandes confrontations internationales.

La neutralité de la Suisse est-elle compatible avec son engagement au sein du Conseil de sécurité ?

En 1844, quatre ans avant la création de notre État fédéral, François-René de Chateaubriand écrivait : « rompre avec les choses réelles, ce n'est rien ; mais avec les souvenirs ! Le cœur se brise à la séparation des songes ». Il semblait avoir pris conscience du caractère matriciel des chimères qui dirigent la vie des peuples et des nations. En effet, les sociétés humaines ont presque toujours été régies par un tissu de références symboliques et culturelles capables de créer les ferments d'un sentiment d'appartenance collective. Depuis le XIXe siècle, le peuple suisse, comme ceux des autres États européens, a cherché à donner vie à cet idéal d'unité sociale en se référant à un passé idéalisé et à l'image d'une Suisse restée attachée à ses traditions et à son indépendance. Le symbole le plus saisissant de cette vision mythique de l'Helvétie, profondément attachée à sa souveraineté et toujours insoumise, luttant constamment pour le maintien de son autonomie politique, est sans conteste l'idée de la neutralité perpétuelle de la Suisse, dont le succès est principalement lié à la nécessité de créer un narratif unificateur au moment de la fondation de notre État fédéral. En effet, si encore aujourd'hui, au mo-

ment de rejoindre l'un des organes décisionnels les plus importants de la communauté internationale, la neutralité de la Suisse est présentée comme un élément irréductible de notre dispositif institutionnel, c'est que depuis 1848 elle constitue le fondement de notre imaginaire politique.

Le Conseil fédéral, dans les nombreuses publications qu'il a diffusées pour assurer la préparation de la candidature de la Suisse au Conseil de sécurité, rappelle régulièrement la nécessité de distinguer le droit de la neutralité, dont le cadre et les principes, bien qu'ils soient restreints, sont relativement rigides, de la politique de neutralité, qui garantit aux États qui s'en réclament une liberté d'action considérable. Or, si l'on peut aisément identifier les fondements juridiques de notre neutralité perpétuelle, il paraît impossible d'établir précisément la nature de sa dimension politique, tant son évolution au cours des dernières décennies a dépendu du contexte stratégique dans lequel elle a pu s'inscrire.

Il semble que cette indéfinité inhérente à notre vision de la neutralité a constitué l'un des éléments déterminants de l'argumentation du Conseil fédéral en faveur de la candidature de la Suisse au Conseil de sécurité. D'ail-

leurs, les membres du corps législatif, lors des débats parlementaires consacrés à cette question, ont semblé accepter avec une certaine aisance de voir la définition de notre politique de neutralité évoluer une nouvelle fois au profit d'impératifs stratégiques d'un ordre supérieur, sans exiger du Conseil fédéral qu'il se réfère à l'avis de la population et des cantons. Cette reconnaissance par les parlementaires de prérogatives propres au Conseil fédéral en ce qui concerne les principales décisions de politique étrangère de la Suisse marque un tournant dans notre histoire politique et institutionnelle, car bien que le parlement partage avec le gouvernement la responsabilité de la conduite de notre politique extérieure, il a rompu avec une longue tradition démocratique en renonçant à accorder au peuple le pouvoir de donner à ces nouvelles orientations une légitimité supplémentaire. Alors qu'il y a un an nous devions nous prononcer sur un accord de libre-échange avec l'Indonésie, et que la question de notre adhésion à plusieurs organisations internationales a très souvent fait l'objet de votations populaires, nous assistons peut-être à l'avènement d'une ère dans laquelle l'exercice de la diplomatie pourra en partie se libérer de la tutelle du politique.



La salle du Conseil de Sécurité de l'ONU

Quelle place pour la Suisse au sein du Conseil de sécurité ?

Pour faire de sa participation au Conseil de sécurité un succès, la Suisse se devra de favoriser le dialogue et la coopération entre des acteurs aux valeurs et aux aspirations opposées, d'affirmer son attachement à une résolution pacifique des conflits et de porter la voix des petits pays auprès des membres les plus influents du Conseil.

Il ne fait aucun doute que c'est sa longue tradition de neutralité active qui donnera à notre pays la légitimité nécessaire pour assumer ce triple sacerdoce. Ainsi, alors que depuis plusieurs mois nous nous interrogeons sur les limites et les buts de notre politique de neutralité, notre entrée au Conseil de sécurité est une opportunité de dépasser les doutes et les hésitations qui ont dominé notre classe dirigeante quant à notre positionnement stratégique mais aussi de renforcer notre crédibilité en tant que force d'équilibre et de modération. En effet, si les mesures prises par la Suisse après l'invasion de l'Ukraine par la Russie ont été perçues par certains États comme une rupture avec la politique de neutralité qui faisait notre renommée, nous devons saisir l'occasion qui se présente pour réaffirmer notre attachement aux principes qui guident notre pratique de

la neutralité depuis plusieurs décennies et retrouver la place d'État médiateur qui nous était dévolue.

En outre, la Suisse, si elle entend jouer un rôle prééminent dans le développement de solutions pérennes et acceptées par la communauté internationale, devra assumer pleinement sa singularité et faire de sa longue tradition humanitaire et pacifiste le symbole de son engagement au sein du Conseil de sécurité. En effet, il semble que c'est en tirant profit de notre position particulière au sein du concert des nations que nous pourrions répondre à la question fondamentale de la compatibilité de nos valeurs humanistes avec les impératifs liés à l'exercice de nos fonctions de membre non-permanent du Conseil de sécurité. En tant qu'État neutre mais actif sur la scène internationale pour porter la voix de la paix auprès des plus grandes puissances, la Suisse pourra poser les bases d'une politique de neutralité plus interactionnelle, qui lui permettra d'envisager avec davantage de sérénité les débats internes liés aux attributions, à la direction et aux finalités de sa politique étrangère.

Or, C'est aussi en assumant pleinement son statut d'État de moyenne envergure que la Suisse pourra apporter une contribution

significative aux débats futurs et à la résolution des grands défis du moment. En effet, c'est seulement en nous engageant aux côtés d'États de taille comparable et partageant les mêmes valeurs que les nôtres que nous aurons la possibilité de défendre nos intérêts et ceux de nos partenaires les moins puissants avec force et efficacité. En outre, il semble que l'idée d'une réforme du Conseil de sécurité, dont la Suisse a fait une priorité pour les deux années à venir, ne puisse aboutir que par le biais d'une coopération intense entre les États les plus affectés par les déséquilibres inhérents à l'organisation actuelle de l'instance exécutive des Nations Unies. Or, il ne fait aucun doute que la Suisse, qui s'est engagée dès 2006 pour une modification du fonctionnement de cet organe et qui coordonne un groupe d'États œuvrant en vue de ce but, sera en mesure d'assumer avec diligence le rôle de membre non-permanent du Conseil de sécurité, de porter avec éclat les valeurs qui lui sont chères et de répondre aux attentes de la communauté internationale, dont elle est déjà l'un des « phares » selon Antonio Guterres, secrétaire général des Nations Unies. ■

Therapie, die formt

Jean-Michel Capt ist Kunsttherapeut. Im Gespräch mit ihm in seinem Büro in Freiburg erfahre ich mehr über seine Arbeit. Im Atelier der Palliativstation gibt er Menschen, die unheilbar krank sind, die Möglichkeit, sich auszudrücken.

Jean-Michel Capt erklärt die Therapieform wie folgt: Kunsttherapie besteht aus zwei Teilen. Einerseits aus der Kunst, die für das Wohlbefinden sorgt. Andererseits aus der Therapie, was bedeutet, es gibt eine*n Therapeut*in. «Das nennt man auch die Verwendung eines Mediums, um verschiedene Emotionen auszudrücken.» Bei der gängigen Psychotherapie nutzen die Psycholog*innen mehrheitlich eine verbale Ausdrucksweise. Dagegen gehört die Kunsttherapie zu der Familie der Musik- und Tanztherapien. Die Emotionen werden also auf kreative Weise verarbeitet. In einer Kunsttherapie stellt die Therapeut*in – im Gegensatz zur gängigen, verbalen Therapie – nur ein bis zwei Fragen zum Wohlbefinden der Gesprächspartner*in an diesem Tag. Dies heisst nicht, dass die Therapeut*in kei-

ne Lust zum Gespräch hat, sondern dass die Kunsttherapeuten den emotionalen Ausdruck als Aufgabe des kreativen Prozesses und der Kreation selbst ansehen. So kann die Person ihre Situation und ihre Zukunft ausdrücken, in der sie sich befindet und die teilweise unausweichlich wirkt. Das heisst, die Person setzt sich beispielsweise der Emotion Wut aus und lässt los, um sich danach ein Stück leichter zu fühlen. Dadurch kann sich die Person an der Seite des Therapeuten weiterentwickeln. «Dies wird auch als ein Prozess der Beschwichtigung bezeichnet.»

Acrylfarben, Tonblöcke, Magazine und Wachsmalstifte

Um Gefühle und Emotionen kreativ umzuwandeln, gibt es im Atelier diverse Mal-

utensilien. In einem der Schränke häufen sich Acrylfarben zum Malen, daneben Tonblöcke zum Formen und in einem der Regale stapeln sich Magazine für Collagen. Am beliebtesten seien jedoch die Wachsmalstifte, bestätigt Jean-Michel Capt und holt eine Schachtel hervor. Dies erinnert mich an die Grundschulzeit, wo sich alle Kinder im Malunterricht stets auf die Schachteln mit Neocolorstiften stürzten. Ein Grund sei, dass sich die Wachsstifte ganz leicht über das Papier bewegen lassen und dadurch einfach Formen und Muster entstehen. Dazu muss der Stift lediglich gedreht werden, um die Dicke des Strichs zu variieren und damit Tiefe zu schaffen.

Berge, Meer und ein Weg

Motive, welche in der Sitzung bearbeitet werden, wählt jede Person selbst aus. Die Motive werden im Atelier als Symbole bezeichnet. Als Symbol werden beispielsweise die Freiburger Berge gewählt, deren Panorama man durch das Fenster in Jean-Michel Capts Atelier sehen kann. Weiter ist auch das Symbol eines Weges beliebt. Das Symbol des Weges werfe oft die Fragen auf: Was liegt dahinter? Was kommt nach dem Tod? So handelt es sich teilweise auch um einen Weg, der sich durch die Berge schlängelt, bis er sich im Nichts verliert. Wichtig dabei ist, dass die Patient*Innen ihre Kunst zuerst interpretieren und selbst etwas in ihrem Werk erkannt haben. Erst dann äussert der Therapeut seine Ansichten. Die gewählten

**«Man sagt, dass es drei sind:
Der Patient, die Kreation
und dann der Therapeut.»**

Jean-Michel Capt





Symbole sind demnach subjektiv und variieren von Person zu Person.

Die Tage im Atelier

Das Büro von Jean-Michel Capt befindet sich auf der Palliativstation. Das bedeutet: Die Patient*Innen auf dieser Station sind unheilbar krank. Aus diesem Grund gibt es verschiedene soziale, psycho-soziale und spirituelle Programme mit dem Ziel, die Schmerz zu lindern und die Person zu entlasten. In der Kunsttherapie geht es weniger um die Verarbeitung der sichtbaren Beschwerden, sondern vielmehr um die unsichtbaren Dinge, welche die Patient*innen im Innern bedrücken. Mit der Kunst würden die Patient*innen sichtbar machen, was unsichtbar im Innern verborgen ist, so Jean-Michel Capt. An dieser Stelle versucht Jean-Michel Capt diesen Prozess an einem praktischen Beispiel zu erklären. Dazu legt Jean-Michel Capt die Schachtel Wachsmalstifte auf den Tisch und öffnet sie. Ich soll eine Farbe wählen, die meiner Ansicht nach die Emotion Wut verkörpert und dann darauf los zeichnen. Als ich fertig bin zeigt mein Bild eine Welle auf weissem Papier umgeben von Gekritzel. Stellt man es auf den Kopf und schaut es sich im Hochformat an, hat es Ähnlichkeiten mit einem Tornado.

Patient*Innen zur Kunsttherapie zu ermutigen, erweist sich oft als schwer. Jean-Michel Capt sagt, das sei das Schwierigste an seiner Arbeit. Er ist stets bei den Visiten der Patient*innen anwesend und mit den Ärzten und dem Pflegepersonal im Gespräch,

was als Orientierungshilfe dient. Danach besucht er die entsprechende Person in ihrem Zimmer, setzt sich zu ihr und stellt sich und seine Arbeit im Atelier vor. Er rät zu einer Kunsttherapie. Lehnt die Person das Angebot ab, versucht er es erneut und schlägt vor, dass sie zum Beispiel genau die Emotionen, die sie in diesem Moment empfindet, im Atelier kreativ verarbeiten könnte. Teilweise benötigen die Patient*innen nur etwas Zeit, bis sie plötzlich nach zwei Wochen im Atelier stehen, um zu Farbstiften und Pinseln zu greifen. Mein eigenes Bild habe ich im Anschluss an das Interview mitgenommen, denn Jean-Michel sagt, jedes Werk gehöre dem Künstler*in und ist dessen Besitz. Alles was im Atelier erschaffen wird, sei vertraulich und es liege an der Person zu interpretieren, so Jean-Michel Capt. Daher äussert Jean-Michel Capt nie seine Interpretation und notiert sich lediglich Überlegungen und Hypothesen. Interpretieren die Therapeut*innen die Werke der Patient*innen selbst, dann funktioniert die Kunsttherapie nicht, erklärt Jean-Michel Capt. In diesem Fall würde die Wahrnehmung der Patient*innen selbst verzerrt werden von den Interpretationen, Ansichten der Therapeuten und das wäre nicht rechtens. Zur Veranschaulichung zeigt mir Jean-Michel Capt die Malstaffelei, auf der noch die Unterlage klemmt und Farbspuren der verschiedenen Patient*innen zu sehen sind. Er zeigt mit dem Finger auf die Unterlage. Erst dann sehe ich, wie sich über die Zeit hinweg aus den Kritzeleien und Farbspritzern ein Strichmännchen gebildet hat. Genau dies

sei der Grund, wieso Jean-Michel Capt die Werke nie als Erster interpretiert. Hätte er mich nicht darauf hingewiesen, dann hätte ich das Strichmännchen womöglich gar nicht entdeckt oder etwas anderes gesehen. Somit hat er mich mit seiner Perspektive geprägt. Sobald aber die Patient*innen von sich aus eine Symbolik in ihrer Kunst erkennen und ansprechen, geht Jean-Michel darauf ein und vertieft die Thematik mit entsprechenden Fragen. Es existiert demnach eine Art Reihenfolge, wie Jean-Michel Capt erklärt: «Man sagt, dass es drei sind: Der Patient, die Kreation und dann der Therapeut.»

Die Kunstwerke werden nach der Therapie stets sicher in einem Schrank im Atelier aufbewahrt. Fertige Arbeiten werden der Künstler*in ausgehändigt oder später den Familienangehörigen als Erinnerungsstück übergeben.

Das lichtdurchflutete Atelier, mit einem grossen Tisch am Eingang und einer Fensterfront, durch die man auf die Bergketten von Freiburg blickt, stellt eine Art Rückzugsort für die Patient*Innen dar. Einen Ort, an dem sie sich wohl und sicher fühlen und der Kreativität keine Grenzen gesetzt sind. An dieser Stelle klopft Jean-Michel Capt auf den Tisch und sagt: «Dieser Tisch hier ist auch schon kaputt gegangen, sogar zwei Mal.» Denn beim Malen, Formen und Kreieren werden unbewusst viele Emotionen ausgelöst. Die Kunst dient als Medium, das die Aufgabe der Sprache übernimmt. Das ist die Kunsttherapie. ■

Röstigraben, pas de quoi en faire tout un plat

Spectrum se questionne sur les différences culturelles que dénonce une expression utilisée aux quatre coins de la Suisse : le Röstigraben

Métaphores culinaires

La « *Tortilla Curtain* » (ou rideau de tortillas), fait allusion à la frontière entre le Mexique et la Californie. Les anglais-e-s, de leur côté, déjà surnommés « *rosbifs* » par leurs voisin-e-s français-es, affublent ces dernier-ère-s de « *frogs* », autrement dit de « *mangeur-cuse-s de grenouilles* », en référence aux habitudes gastronomiques de leurs voisin-e-s d'outre-Manche. Il est commun d'user de métaphores gastronomiques pour souligner les différences culturelles au sein d'un pays. La Suisse n'échappe pas à la règle en se servant d'un plat national à base de pommes de terre pour nommer le clivage de mentalité entre la partie francophone et germanophone du pays ; « *la barrière de rösti* » en Romandie, « *der Röstigraben* » en Suisse alémanique, « *il fossato dei rösti* » au Tessin et « *foss da la rösti* » aux Grisons. Toutefois, depuis une dizaine d'années, la pratique tend vers une utilisation généralisée de l'expression germanophone.

Le terme « *graben* » peut se traduire par le mot « *fossé* ». La racine latine de « *rösti* » quant à elle, est un dérivé de « *rösten* » qui signifie griller. Elle met l'emphase sur la circulation des expressions et démontre la perméabilité des frontières entre les régions. Cerise sur le gâteau, ce plat est cuisiné aux quatre coins de la Suisse.

Clivage politique

La Suisse, foyer multiculturel, multiconfessionnel et multilingue, tire sa richesse de la diversité. Telle une famille vivant en harmonie lors de jours radieux, en cas de tempête le ton peut hausser. Les dernières votations illustrent ce clivage politique net comme il est possible de le constater sur la carte bicolore de l'OFAS, l'Office Fédéral des Assurances Sociales. Le rouge bordeaux domine le versant ouest de la Suisse avec une majorité de « *NON* » pour la réforme de l'AVS 21. En avançant vers l'est, la majorité des voix devient progressivement positive pour la modification de la loi. Cette scission n'est pas



une surprise pour Alain, 25 ans : « Les Alémaniques ont tendance à respecter les règles, à être ponctuel-le-s et à suivre les recommandations politiques de l'État [...] pour le bien de notre pays. »

Le Röstigraben se ressent-il au quotidien lorsqu'on vit en Suisse ?

Alain, 25 ans, romand :

« Oui, il y a une différence dans les lieux fréquentés par exemple. Certains bars sont plus généralement occupés par des francophones, tandis que d'autres établissements vont plutôt accueillir une majorité d'Alémaniques. Par conséquent, l'ambiance et les comportements y sont différents ».

Léo, 26 ans, romand :

« Le *Röstigraben* se ressent physiquement au travail, à l'école, partout. Les mentalités sont différentes. On s'aime beaucoup, on s'apprécie, mais - malheureusement - on ne se mélange pas. Alors que les romand-e-s prennent des pauses plus longues, ne respectent pas les horaires et parlent H24, les suisse-allemand-e-s ont tendance à respecter les règles et à se faire plus discrets, mais il-elle-s sont peut-être aussi plus loyau-x-ales les un-e-s envers les autres, comme il-elle-s le

sont envers les lois ».

Est-ce que c'est bien le Röstigraben ?

Tania, 24 ans, romande :

« Ce n'est pas quelque chose de positif. Ça divise alors qu'on vit une époque où le monde a plus que jamais besoin d'unification. Ce n'est pas qu'une question de langue, c'est un lifestyle. Les cultures sont des croyances de représentations populaires qui vont influencer les comportements. Autrement dit, la langue est une culture qui mène à penser différemment. Le *Röstigraben* crée donc des sous-cultures et des comportements différents à cause de croyances différentes ».

Léo, 26 ans, romand :

« J'adore, le *Röstigraben*. Quand tu accostes quelqu'un dans la rue en Suisse - et surtout dans une ville bilingue - tu ne sais jamais s'il va te comprendre ou te dévisager. Ça ajoute un peu de piment à la vie ».

Au final...

Le *Röstigraben* ne semble donc pas faire l'unanimité parmi les personnes interrogées. Toutefois, il sait unir la Suisse lorsque, dénuée de sa « barrière », le rösti se retrouve dans l'assiette. ■

Nächster Halt: Einkaufen ohne Verpackung

Marie-Dominique Gauthier führt mit drei Mitarbeitenden ein in Freiburg einzigartiges Lebensmittelgeschäft. Im Gegensatz zu ihren Nachbarn im Quartier verkauft sie ihre Produkte unverpackt.



Beide, Mensch und Umwelt leiden an der übermässigen Abfallproduktion. Geht man in Freiburg durch Einkaufszentren wie das «Centre Fribourg» oder das «Centre Péroilles», wirkt es in dieser Hinsicht hoffnungslos: Kaum ein Produkt ohne Verpackung. Plastik, Tüten, Aluminium, Karton. Und wohin mit der Verpackung, wenn das neue, heiss begehrte Produkt Zuhause einmal ausgepackt ist? Ab in den Müll. Dass Einkaufen in Freiburg auch anders geht, beweist der Laden «Atout Vrac».

«Im März kamen wir ins Gespräch, im Oktober war die Eröffnung»

Frau Gauthier ist Kunsthistorikerin und lehrte an der Universität Genf. Die Idee eines «Unverpackt Laden» schwebte ihr schon längere Zeit vor. «So etwas Ähnliches habe ich mal in Berlin gesehen», meint sie. Dann kam sie erstmals mit der Gruppe «Fribourg Demain» in Kontakt, die sich für Mensch und Umwelt engagiert. So finden sich 10 Frauen wieder, darunter Schülerinnen, Studentinnen und Pensionierte. Sie machen einen konkreten Vorschlag: Ein Lebensmittelgeschäft in Freiburg mit Null Abfällen. Im März 2016 kamen sie ins Ge-

spräch, ein halbes Jahr später wird der Laden eröffnet.

Alles, was ein Haushalt benötigt

Nun gibt es «Atout Vrac» bereits seit sechs Jahren. Ich habe Frau Gauthier gefragt, worauf sie denn am meisten stolz sei: «Dass wir immer noch hier sind», meint sie lachend. Es gäbe einige Läden hier im Quartier, die in den letzten sechs Jahren aufgemacht, dann aber bald wieder geschlossen haben. «Atout Vrac» gehört nicht zu ihnen. Jung und Alt kaufen bei «Atout Vrac» ein und sind begeistert. Die Ladenfläche ist nicht riesig und doch findet man fast alles, was ein Haushalt benötigt. Von Basisprodukten wie Reis, Nudeln und Polenta über Mehl, Zucker und Nüsse. Darüber hinaus verkaufen sie auch Haushaltsprodukte und Hygieneartikel. Wir machen einen kleinen Rundgang und sie präsentiert mir die Regale, welche alle liebevoll beschriftet sind. Ich merke: Hier steckt Herzblut dahinter.

Zwei Ziele: Null Verpackungsabfälle und kein Food-Waste

Für den Laden «Atout Vrac» haben sich die Frauen zwei Ziele gesetzt. Erstens so wenig Abfall wie möglich zu produzieren. Das Konzept ist simpel: Der Käufer nimmt so viel er braucht und füllt die Ware in wiederverwendbare Taschen oder Behälter. Konfitüre und Joghurt gibt's im Pfandglas. Flaschen wirft «Atout Vrac» nicht weg. Sie wischt sie aus und stellt sie zu den Regalen hin, so dass Kunden diese als Behälter nehmen können.

Zweitens, möchten sie die Lebensmittelabfälle bekämpfen. «Besonders in der Schweiz ist Food-Waste ein riesengrosses Problem. Bevor Kunden zu uns kommen, müssen sie darüber nachdenken, was sie überhaupt benötigen, um dann die entsprechenden Behälter einzupacken.» Bereits bei diesem ersten Gedanken fängt bewussteres Einkaufen an. Interessant sei das Konzept auch für viele Studierende, die nur unter der Woche in Freiburg sind: «Sie können sich ein bisschen Reis für die Woche kaufen, müssen nicht

gleich ein ganzes Kilo nehmen oder sogar drei, weil der Aktionspreis so verlockend war.» Donnerstags erhalten Studierende bei Vorweis eines gültigen Studentenausweises 10% Rabatt auf ihren Einkauf.

«Wandel braucht es jetzt. Und er gelingt nur, wenn wir zusammenarbeiten»

Fakt aber ist, dass «Atout Vrac» in Freiburg bisher die Ausnahme bleibt, während Läden mit Verpackungen die Regel sind. Frau Gauthier ist sich dem bewusst. Sie findet aber auch, dass jede noch so kleine Geste zählt. Gerade alltägliches Verhalten, wie beispielsweise der Wocheneinkauf, hat einen wichtigen Einfluss auf unseren ökologischen Fussabdruck. «Wandel braucht es jetzt. Und er gelingt nur, wenn wir zusammenarbeiten», lautet ihre Philosophie. Frau Gauthier ist aktiv und bemüht sich auch darum, die eigenen vier Wände zu verlassen. So wird ihr Konzept und ihre Vision hoffentlich weiterhin zahlreiche Menschen in Freiburg, oder noch besser, über die Stadtgrenzen hinaus, bewegen. ■



Baptiste Rohrbasser, stolzer Mitarbeiter seit einem Jahr bei «Atout Vrac»

Uni Freiburg – eine Präsenzuniversität?

Nach zwei Jahren Pandemie verkündet die Rektorin das Comeback des Präsenzunterrichts – doch Euphorie bleibt bei den Studierenden aus.

In ihrer traditionellen Mail zum Herbstsemesterbeginn kündigte die Rektorin voller Freude die definitive Rückkehr zu Präsenzvorlesungen nach zweijährigem Hin und Her zwischen analogem und digitalem Unterricht an. Ganz im Sinne der «Uni-Freiburg-Kultur», welche für Nähe, Überschaubarkeit und persönlichen Austausch stehe, werde man wieder zur alten Praktik zurückkehren, obgleich die Digitalisierung natürlich nicht ungenutzt bleibe. Sie schloss mit den leicht pathetischen Schlussworten: «Im Herzen und in unserem Selbstverständnis sind und bleiben wir eine Präsenzuniversität».

Die wohl von der Rektorin erwartete Euphorie trat bei den Studierenden allerdings nicht ein. Sie zeigten sich eher verwundert. Sollten sie plötzlich wieder komplett zum Präsenzunterricht zurückkehren, nachdem sie sich in den letzten zwei Jahren an die hybride Unterrichtsweise gewöhnt hatten? Auf Nachfrage von Spectrum äusserten einige Studierende und Dozierende sowie das Rektorat ihre Meinungen zu Vor- und Nachteilen des Präsenzunterrichts sowie ihre Ansichten, welchen Weg die Universität in Zukunft wählen sollte.

Konzentration, Interaktion und Motivation

Es ist nicht so, dass die Studierenden keine Vorteile im Präsenzunterricht sehen können. Im Gegenteil. So erklärt ein Student, dass gewisse Unterrichtsformen gar nicht online stattfinden können. Von solchen Unterrichtsformen nennt das Rektorat eine ganze Liste, darunter «Experimente im Chemielabor, Übungen in den Sport- und

Bewegungswissenschaften, pädagogische Praktika, zahlreiche Module in der Medizin, geografische Exkursionen usw.».

Den Studierenden fällt zudem die Konzentration viel leichter im Vorlesungssaal als vor dem Bildschirm. Auch die Interaktion mit den Dozierenden und Studierenden schätzen sie am Präsenzunterricht, da diese im Onlineunterricht ebenfalls nur beschränkt möglich ist. Eine Studierende betont zum

«Im Herzen und in unserem Selbstverständnis sind und bleiben wir eine Präsenzuniversität.»

Astrid Epiney, Rektorin der Universität Freiburg

Beispiel, sie sei dankbar für «den Austausch mit den anderen Studierenden, denen ich Fragen während der Vorlesung stellen kann.» Zudem hebt ein Dozent hervor, dass der reale Kontakt mit den Studierenden «ein wichtiges Element der pädagogischen Beziehung» sei.

Nicht zuletzt ist auch hervorzuheben, dass im Präsenzunterricht weniger Chancengleichheit herrscht aufgrund von fehlender Infrastruktur zu Hause, wie beispielsweise ein eigenes Zimmer oder Internetanschluss. Der Präsenzunterricht scheint folglich den Lernprozess sowohl durch eine erhöhte Konzentration als auch durch eine verbesserte Kommunikation für alle gleichermassen zu fördern. Die Vorteile des Präsenzunterrichts reichen aber gemäss den Studierenden sogar über das Akademische

hinaus. Denn sie sehen im Präsenzunterricht die Chance, Kommilitonen kennenzulernen und Freunde zu finden. So berichtet eine Studierende, die während des Lockdowns an die Universität kam, von der Erschwernis, beim Onlineunterricht Kontakte zu knüpfen: «Es war schwierig, da man einfach jeden Tag in verschiedenen Zoomcalls war, oftmals auch vom Bett aus, und es fast unmöglich war, Leute kennenzulernen.»

Ähnlich betont auch das Rektorat, dass es beim Präsenzunterricht «nicht nur um den Erwerb von Wissen in engerem Sinn» gehe, sondern auch um soziale Kontakte. Diese können einen Einfluss auf das Wohlbefinden und die psychische Gesundheit haben. Eine im Mai 2021 von der Dienststelle Uni-Social durchgeführte Onlineumfrage bei den Studierenden ab dem dritten Semester zeige, dass «das Gefühl des Alleinseins, der sozialen Isolation, des Motivationsverlusts und der Lernschwierigkeiten Auswirkungen sind, die von den Studierenden im Rahmen des Fernstudiums im Frühlingsemester 2021 häufig genannt wurden.»

Geografische und zeitliche Inflexibilität

Allerdings können die Studierenden auch viele Nachteile des Präsenzunterrichts nennen, da sie während der Coronapandemie die Vorteile des Onlineunterrichts erlebt haben. Als grössten Nachteil bezeichnen sie die geografische und zeitliche Inflexibilität. So ist beispielsweise die «Vereinbarkeit von Berufsleben und Studium, Mutterschaft und Studium, Spitzensport und Studium» nicht so einfach möglich, wie das Rektorat auf Nachfrage per Mail eingesteht. Aber auch



bei Kursüberschneidungen bestehe nicht die Option, den einen Kurs live und den anderen später anzusehen. Und bei krankheitsbedingter Abwesenheit habe man nicht die Möglichkeit, den Stoff nachzuholen. Ferner

«Ich verstehe, dass man die Vorlesung von einem Professor, der kein grosser Pädagoge ist, lieber zu Hause während dem Kochen oder Bügeln schauen will.»

braucht man Zeit für die Anfahrt an die Universität, die je nach Verkehr und Witterung zusätzlich erschwert werden kann.

Eine Studierende fügt diesen Nachteilen des Präsenzunterrichts im Vergleich mit Onlinevorlesungen den folgenden hinzu: «Der Onlineunterricht gibt den Studierenden mehr Autonomie und erlaubt es ihnen, eigene Lernmethoden auszuprobieren». Allerdings betont sie, dass diese Möglichkeit bisher noch nicht ausgeschöpft wurde, da die Dozierenden sowohl im Präsenz- als auch im Onlineunterricht auf dieselbe Weise gelehrt hätten. Und ein Dozent ermahnt: «Ich verstehe, dass man die Vorlesung von einem Professor, der kein grosser Pädagoge ist, lieber zu Hause während dem Kochen oder Bügeln schauen will. Allerdings darf man den Präsenzunterricht nicht aufgrund einzelner schlechter Lehrer zu schnell verurteilen.»

Eine Aurea Mediocritas als ideale Lösung?

Die Studierenden scheinen unentschlossen zu sein, ob sie lieber Präsenz- oder Onlineunterricht haben. Das Rektorat verrät, dass der oben genannten Onlineumfrage zufolge «63% der Studierenden mit den Bedingungen des Fernunterrichts zufrieden waren». Das ist keine schlechte Bilanz, aber geht da nicht noch mehr?

Auf die Frage, ob ein Mittelweg, beispielsweise mit Präsenzunterricht und paralleler Onlineübertragung oder Aufnahme, eine anstrengenswerte Lösung wäre, reagieren die Studierenden positiv. Einer meint dazu: «Das könnte ein guter Kompromiss sein, dann könnte jeder das machen, was ihm am besten passt». Auch ein Dozent findet diesen Vorschlag interessant und hält ihn auch für umsetzbar.

Allerdings glaubt er, dass einige Fragen noch zu klären wären, beispielsweise wie man eine allfällige Anwesenheitspflicht kontrollieren, die technische Ausstattung der Vorlesungssäle optimieren und den zusätzlichen Vorbereitungsaufwand für Dozierende beim parallelen Übertragen der Präsenzvorlesung minimieren kann.

Auch eine Studierende warnt vor möglichen Problemen. Zum Beispiel bestehe die Gefahr für Studierende, beim Anhören einer Aufnahme Wortprotokolle statt nützlicher Notizen zu schreiben. Zudem müssen sich Dozierende ihr zufolge davor hüten, diejenigen Studierenden, die dem Unterricht online folgen, zu vergessen und nicht in den

Unterricht miteinzubeziehen.

Eure Stimme soll gehört werden

Eine Studierende zeigt in ihren abschliessenden Worten Unverständnis für die definitive Rückkehr zum Präsenzunterricht: «Wir haben es geschafft, für zwei Jahre alles online zu machen, deshalb sehe ich nicht ein, warum wir wieder zum Alten zurückkehren sollen und nicht einfach beides angeboten werden kann». Die von ihr implizierte Frage scheint berechtigt: Warum soll nicht das Beste von beiden Unterrichtsformen vereint werden?

Um das zu erreichen, müssen die Studierenden sich allerdings an die Fakultäten, Departemente und Dozierenden wenden und ihnen ihre Meinungen mitteilen. Denn das Rektorat weist die Zuständigkeit für die Umsetzung solcher Forderungen von sich. Es betont: Die Umsetzung eines solchen Mittelwegs «liegt übrigens in der Verantwortung der Fakultäten und der Dozierenden, die Universität als Ganzes kann sie jedoch (technisch, didaktisch) dabei unterstützen».

Daher lautet der abschliessende Appell dieses Artikels an alle Studierenden der Universität Fribourg: «Eure Stimme soll gehört werden!» Ob für oder gegen einen Mittelweg, wenn die zuständigen Fakultäten, Departemente und Dozierenden von den Anliegen der Studierenden nichts wissen, können sie auch nicht danach handeln. Die Studierenden müssen deshalb jetzt die Chance ergreifen, ihre Bedürfnisse und Präferenzen zu äussern. ■

S'affranchir de l'ethnocentrisme, une illusion moderne et prétentieuse ?

Un beau jour, l'anthropologie est rentrée des terrains exotiques desquels elle trouvait ses objets de prédilections.

Système de croyance, techniques, ethnosciences, économie, jeux d'influences et de pouvoir, métaphysique, rapport à la nature... L'anthropologie a en effet eu la volonté d'investiguer les cultures de manière totale et exhaustive. C'est peut-être ce qui la différencie de son éternelle grande sœur, la sociologie. Cette dernière qui, elle, ne semblait pas suffire pour expliquer cet exotisme et ce sentiment croissant d'altérité à la croisée de cet « autre » individu. Cloisonnée dans un prisme épistémologique, elle ne disposait pas des outils nécessaires à la compréhension de ces sociétés. C'est peut-être d'ailleurs elle qui, héritière de la doctrine moderne du Grand partage entre nature et culture, rendait impossible l'analyse sociologique des pays lointains, n'ayant pas adopté cette scission dans leur paradigme.

Si les sciences doivent plutôt être pensées non comme une accumulation croissante et positive du paradigme mais bien plutôt comme des revirements idéologiques et des métamorphoses structurelles et ontologiques au sens du philosophe des sciences Thomas Kuhn, il n'en reste pas moins indéniable que l'on se trouve dans les prémices des sciences critiques, qui induisent un relativisme latent ou du moins un rationalisme critique. Ainsi, les sciences ne cessent de légitimer encore davantage le fossé entre nature et culture de par une nécessité morale de scinder l'immuable et le contingent. Les sciences sociales n'échappent guère aux mouvances de ses axiomes et de ses postulats. Et c'est peut-être de la constatation de cette évolution conjoncturelle que naissent diverses théories se voulant englobantes et universelles. Depuis une cinquantaine d'années l'on voit apparaître dans le paysage scientifique une nouvelle hégémonie dans le prisme du paradigme moderne. Du post-structuralisme à la french theory, on constate fort bien la défaite de l'idéalisme allemand et du constructivisme philosophique de Kant et Hegel. Plus récemment, c'est Edgar Morin qui appelait à la réunification et à la



Le sociologue et philosophe Edgar Morin

réhabilitation du « paradigme perdu » afin de rallier les diverses sciences de l'homme qui défendaient alors chacune leurs primats et ne pouvaient alors s'accorder sur une épistémologie commune.

« L'homme est un être culturel par nature parce qu'il est un être naturel par culture¹. »

Or, ce courant philosophique postmoderne a encore amené une chose plus essentielle encore concernant notre question : l'ère de la déconstruction. A la suite de l'aveu formel de la performativité et de la contingence des études en sciences sociales, il vient à se constituer une phénoménalisation des sujets des sciences sociales. Ainsi, la déconstruction devient une condition nécessaire à la méthode en sciences sociales. La critique ethnocentrique actuelle me paraît donc participer abondamment à cette mouvance idéologique. Il est évident que cette critique a trouvé légitimité et justesse dans le courant des études post-coloniales. Mais une série de questions peut alors nous paraître pertinente : cette critique trouve-t-elle encore un fondement dans l'histoire contemporaine ? Quand aurons-nous résolu les problèmes que pose l'altérité ?

Les conséquences de cela, c'est qu'en s'évertuant à se désencastrer du piège des catégories, les sciences sociales se cloisonnent dans le descriptif et donc pensent ne plus pêcher par généralisation. C'est ainsi que naissent des phénomènes d'atomisation des sujets des sciences sociales et où le déconstructivisme vient se recouper avec un néo-positivisme. L'analytique est donc abandonnée par peur de laisser les biais culturels du-de la chercheur-euse et autres prismes déroutant l'objectivité s'immiscer dans la recherche. Les sciences ont longtemps cru pouvoir se démarquer des faiblesses analytiques et du subjectivisme par la méthode. Mais il nous semble aujourd'hui évident que cette même méthode ne peut prévenir la contingence des résultats des études en sciences sociales. Mais, il est aussi important de souligner que cette « subjectivité socioculturelle » est connue du-de la chercheur-euse. S'il-elle en fait l'aveu, il-elle ne désavoue pas sa recherche, mais au contraire lui redonne la dimension essentielle de production humaine qui lui est uniquement destinée. L'aveu de ses propres limites sensibles et conceptuelles est certainement l'entrée la plus sûre vers une science réaliste et, de facto, une méta-science critique et constructive. ■

*Quelles réalités pour
quelles superstitions ?*

Aber, Glaube?



*Der ungetaufte Vampir als
Beispiel des Aberglaubens
Seite 14*

*Les superstitions dans les écoles :
l'arche du collège Saint-Michel
page 15*

*Wie der Aberglaube nach China kam
Seiten 16-17*

**Pouvoir et (dé)mesure
pages 18-19**

**#WICCA
Seite 20**

**I creepypasta :
un fenomeno di internet
paggio 21**

Der ungetaufte Vampir als Beispiel des Aberglaubens

Die Zukunft als Unbekanntes und Unvermeidliches jagt uns höllische Angst ein. Doch was, wenn wir nach Zeichen suchen, oder die Zukunft gar beeinflussen können?

Der Aberglaube wird im heutigen Kontext oft als eine Art Kontrolle benutzt, um der Ungewissheit der Zukunft entgegenzuwirken. Wir freuen uns, wenn wir vierblättrige Kleeblätter finden, glauben, dass es Glück bringt, wenn wir Sternschnuppen sehen oder pusten die ausgefallene Wimper mit einem Wunsch weg. Das grosse Nichts der Zukunft wird gefüllt mit Interpretationen, Horoskopen, Handlesen und der Suche nach Symbolen. Doch was heute teilweise instinktives Denken zu sein scheint, hat eine Geschichte, die bis in die Antike zurück geht.

Superstitio und *δεισιδαιμονία*

In der griechisch-römischen Antike wurde der Begriff für religiöse Überzeugungen und Praktiken verwendet, die von der sozialen und kulturellen Elite als unangemessen angesehen wurden. Der zum lateinischen *superstitio* äquivalente, griechische Begriff *δεισιδαιμονία* (*deisidaimonia*) bedeutet «Angst vor dem Göttlichen». Im 1. Jahrhundert vor Christus wurde der lateinische Begriff mit dem griechischen *δεισιδαιμονία* kombiniert. Als abergläubisch wurden also Menschen bezeichnet, die Angst vor den Göttern hatten und sich vom Göttlichen bedroht fühlten. Solches Verhalten wurde als beleidigend gegenüber den Göttern gewertet. Heute verstehen wir unter Aberglauben vor allem den Glauben an die Wirksamkeit übernatürlicher Kräfte.



Der lebende Leichnam

Um die Extreme des Aberglaubens zu veranschaulichen, kann der Vampirmythos als Beispiel herangezogen werden. Der Glaube an übernatürliche Wesen, die nach ihrem Tod auferstehen und die Totenruhe stören, wurde im europäischen Raum als Ausdruck des Aberglaubens angesehen. Der Glaube an einen «lebenden Leichnam» geht zurück bis ins 12. und 13. Jahrhundert, wo in isländischen Sagen der «draugr» (lebender Leichnam) sein Grab verlässt und den Hinterbliebenen Schaden zufügt. Auch im mittelalterlichen England ist bereits von «Wiedergängern» die Rede. Der Vampirmythos, wie wir ihn heute kennen, entwickelte sich dementsprechend über Jahrhunderte. Vor allem durch Werke wie *The Vampyre* (1819)

von John William Polidori und Bram Stoker's *Dracula* (1897) wandelte sich das animalistische Monster in einen charmanten Dandy.

Das Profil eines Blutsaugers

Die Quellen dieses Aberglaubens sind in ganz Europa verteilt und beinhalten dementsprechend unterschiedliche Aspekte: Ein Vampir zu werden, sei bei ungetauften und unehelich gezeugten Kindern wahrscheinlicher. Liege der Leichnam dann verkehrt im Grab und Fingernägel sowie Haare sind post mortem gewachsen, dann sei die Wahrscheinlichkeit noch höher. Dieser Glaube basierte vor allem auf Folklore sowie Fehlinformationen in Bezug auf den Verwesungsprozess. Denn mittlerweile ist bekannt, dass Fingernägel sowie Haare nach dem Tod nicht wachsen, sondern der Körper «zusammenfällt». Ein weiterer Teil des Aberglaubens waren die präventiven Massnahmen: Hinterbliebene überreichten einen dornigen Rosenstock als Grabbeigabe, malten Kreuze und andere religiöse Symbole an Wände oder schmierten den Türrahmen mit Knoblauch ein. Nutzte dies nichts, so wurde nach dem Tod das Grab geöffnet, der Leichnam geköpft, ein Pfahl durch den Körper oder eine Nadel durch den Kopf gestossen, der Mund mit Knoblauch gefüllt, das Herz entnommen und anschliessend verbrannt.

Knoblauch – immer in der Tasche

Das Beispiel des Vampirismus ist ein Versuch, den breiten Begriff des Aberglaubens zusammenzufassen, obwohl dieser bis heute keine klare Definition hat. Zu erkennen ist jedoch, dass Mythen und Sagen in Kombination mit Fehlinformationen, Angst und Unwissen zu einem Phänomen geführt haben, das wir bis heute noch kennen. Der Glaube an Vampire ist zwar veraltet, und dennoch: Würdet ihr nicht auch als Erstes zu Knoblauch greifen, wenn euch einer über den Weg laufen würde? ■

Les superstitions dans les écoles : l'arche du collège Saint-Michel

Un mythe qui perdure mystérieusement.

Il y a au collège Saint-Michel une rumeur, qui selon les dires, veut que si l'on passe sous une arche en pierre dans la cour du collège, on ne réussira pas sa maturité. D'où vient cette légende, comment est-elle transmise ? Pure rumeur infondée ou fait avéré ? *Spectrum* a interrogé d'ancien-ne-s collégien-ne-s qui raconteront tout de cette tradition.

Une origine inconnue

Océane et Maël deux ancien-ne-s du collège Saint-Michel se souviennent parfaitement de cette superstition, sujet qui les fait bien rire d'ailleurs. Océane explique : « Je ne sais pas comment on transmet cette légende parce que moi-même je ne suis jamais allée dire à des premières, "Hey attention, ne marchez pas sous cette arche sinon vous ne passerez pas votre bac" ». Selon Maël, l'arche a donné lieu à une superstition de par son côté mystique, sentiment qu'Océane partage. Il ajoute : « Pour moi il doit y avoir un truc avec le monde invisible et visible et avec l'arche qui serait la porte entre les deux ».

Océane a quant à elle une autre explication concernant l'impression de porte qui aurait suscité des affabulations de la part des étudiant-e-s. Ces dernier-ère-s se seraient dit : « Ouais il doit se passer quelque chose de mystique quand on passe sous cette porte. Et comme on vient étudier ici pour avoir notre bac, alors si on passe sous cette porte, on ne l'aura pas ».

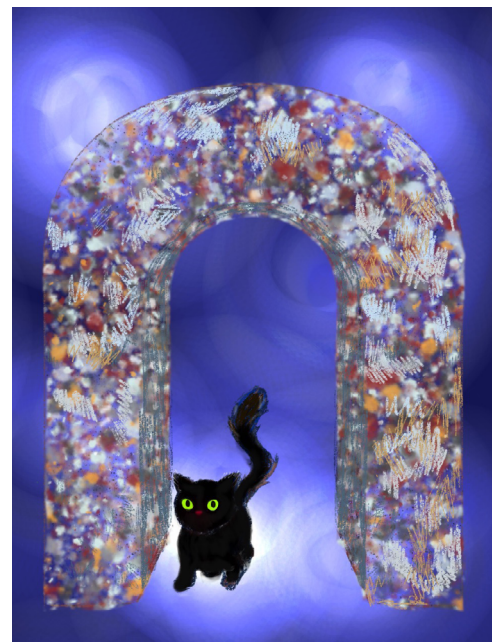
Un côté métaphorique ?

Si les théories de nos deux intervenant-e-s sont plausibles, *Spectrum* s'est également interrogé sur l'existence de cette superstition et y voit un mélange de métaphores et de

spéculations de la part des étudiants. En effet, à partir des idées de certain-e-s adolescent-e-s, autrefois à Saint-Michel, une croyance est née. Cette superstition, peut-être, perdure encore car elle peut résonner de manière significative dans l'inconscient de ces adultes en devenir, comme étant une métaphore du passage à la vie d'adulte. Lorsque les quatrièmes années se précipitent tou-te-s sous l'arche pour enfin la franchir sans risque, pourrions-nous déceler là-dedans une transition entre le début du collège et la fin de celui-ci qui se poursuit vers un ailleurs encore inconnu, une nouvelle étape dans notre vie ? Les interprétations que l'on peut faire de cette superstition sont nombreuses et difficiles à prouver.

Une fausse rumeur ?

Cette rumeur qui circule apparemment bien dans les couloirs de Saint-Michel semble en effet avoir tout l'air d'une superstition. On ne sait ni d'où elle vient ni qui a été la première personne à la répandre et, comme nous l'avons vu, les explications autour de cette croyance diffèrent selon les personnes interrogées, ce qui a amené *Spectrum* à demander à ces ancien-ne-s étudiant-e-s s'ils sont eux-elles-même passés sous cette fameuse arche. Maël s'enthousiasme : « Perso j'ai franchi cette arche mon premier jour au collège, et ça ne m'a pas empêché d'avoir mon bac, c'est du pur bullshit ». Océane raconte pour sa part qu'une de ses amies avait parié dix francs pour passer en-dessous et malgré cela elle a obtenu sa maturité. Océane admet tout de même, malgré l'anecdote de son amie, que durant ses quatre années à Saint-Michel, elle s'est efforcée, comme tant d'autres, à ne pas marcher sous cette arche en pierre.



Les deux ex-bachelier-ère-s concluent en riant : « C'est vrai qu'en plus l'ambiance de ce collège apporte un côté mystique à cette superstition déjà étrange et en plus elle crée des traditions. Océane se souvient : « Les quatrièmes, quand on apprend qu'on a eu notre bac, on se précipite tou-te-s vers l'arche pour passer dessous. »

Conclusion

L'arche de Saint-Michel, une superstition donc, mais pas seulement. À en juger par le récit de nos deux intervenant-e-s, cette croyance amène son lot de rituels et une ambiance mystérieuse et excitante aux années passées au sein du collège. Si l'on ignore d'où viennent les superstitions, on peut tout de même se demander ce qu'elles suscitent en nous et pourquoi elles nous fascinent ou nous effraient tant. ■

Wie der Aberglaube nach China kam

Was ist Aberglaube? Wie unterscheidet er sich von Religion? Ein Überblick über hundert Jahre chinesische Religionspolitik.

In der dritten Klasse fragte mich ein Klassenkamerad, ob meine Familie protestantisch sei. Als ich verneinte, rief er erschrocken: «Bist du denn abergläubisch?» Für ihn existierten nur zwei Möglichkeiten: protestantischer Glaube oder Aberglaube. Der Aberglaube bildet das dunkle Gegenstück zur Religion. Auch in China wurde er als gefährlich und rückständig dargestellt. Wenn er nicht verboten wurde, dann stark eingeschränkt. Doch wie kommt es, dass mein alter Klassenkamerad und Mao Tse-tung ein ähnliches Konzept von Aberglauben hatten?

Das Erbe der Opiumkriege

Die Geschichte des Aberglaubens in China beginnt in der Kaiserzeit. Das Qing-Kaiserhaus stand dem Konfuzianismus nahe, doch die Bevölkerung beteiligte sich an unterschiedlichen religiösen Praktiken. Diese mussten sich nicht ausschließen, sondern konnten sich auch ergänzen. Dabei reichte das Angebot von buddhistischen Beerdigungsritualen über Kampfsporttechniken bis hin zu Ahnenkulten.

In der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts öffnete sich China nach langer Isolation. Das Kaiserreich hatte die beiden Opiumkriege gegen Grossbritannien und andere europäische Mächte verloren. Die Sieger verlangten nun von China neben der wirtschaftlichen Öffnung auch mehr kulturellen Austausch. Katholische und protestantische Missionar*innen erhielten die Erlaubnis zu predigen. Es verbreitete sich westliches Gedankengut. China begann sich von alten Traditionen abzuwenden, um mit dem «modernen» Westen mithalten zu können.

Tabula Rasa

Dadaismus blühte schnell auf und starb auch. «Moderne bedeutet, tabula rasa zu machen: Die Tradition muss Platz machen für Neues», so beschreibt es Professor François Gauthier. Er unterrichtet Religionswissen-

schaften an der Universität Freiburg und forscht unter anderem zu chinesischer Religion. Wie er beschreibt, beginnen Ende des 19. Jahrhunderts erste Reformprojekte, um China zu modernisieren. So werden zum Beispiel Tempel in Schulen umfunktioniert. Traditionelle chinesische Religion wie der Konfuzianismus galt als veraltet. Tempel waren einst Orte lokaler Politik und Tradition, erst der Kontakt zum Westen verwandelte sie in religiöse Institutionen. Das europäische Konzept der Religion mit Dogmen und formalisierten Riten fand sei-

nen Weg nach China. Und mit der Religion (zhongjiao) wurde der Aberglaube (mixie) geboren.

Kampfkunst und Traditionelle Chinesische Medizin

Nach der Überwerfung des Kaiserhauses entstand 1912 die Republik China. Sie trieb die Modernisierung weiter voran. Für die Religionen bedeutete dies, dass sie nationale Vereinigungen bilden mussten, um als fortschrittlich zu gelten. Das Vorbild für solche Vereinigungen waren christliche





Kirchen. Je weiter eine religiöse Praktik in China vom christlichen Modell entfernt war, desto heftiger begegneten ihr die Reformbewegungen. Alles was sich nicht einer Religion zuordnen liess, galt als Aberglauben. Professor Gauthier weist darauf hin: «Aberglauben ist nicht nur eine erfundene Kategorie, sondern eine zutiefst christliche.»

Zwar gab es bereits unter dem Kaiser Riten und Praktiken, die als akzeptabel oder inakzeptabel galten. Doch eine klare Trennung zwischen Religion und Aberglauben entstand erst unter westlichem Einfluss. Abergläubische Praktiken wurden verboten. Um dem Verdacht des Aberglaubens zu entkommen, vollzogen viele Praktiken einen Wandel. Die Kampfkunst distanzierte sich von ihrer «religiösen» Komponente und legte einen Fokus auf den Sport. Die Traditionelle Chinesische Medizin unterzog sich einer «Verwissenschaftlichung», damit sie ergänzend zur westlichen Medizin weiterbestehen konnte.

Mao und die Kulturrevolution

Als die Kommunistische Partei 1949 die Macht übernahm, übernahm sie auch das Begriffspaar der Religion und des Aberglaubens. Karl Marx bezeichnete Religion als das Opium des Volkes, weil sie das Leid der Arbeiter*innen betäubt und den Sta-

tus Quo aufrechterhält. In einer sozialistischen Gesellschaft hat Religion demnach nicht nur keinen Platz, sondern auch keine Funktion. Denn wenn die materiellen Bedürfnisse aller gestillt sind – so die Theorie – braucht es keinen religiösen Trost mehr. Trotzdem durften die unterschiedlichen Religionsgemeinschaften unter kommunistischer Herrschaft erstmal in streng regulierter Form weiter existieren. Sie durften den Kommunismus jedoch nicht hinterfragen. Das, was die Partei aber als «feudaler Aberglauben» bezeichnete, wurde verboten. So instrumentalisierte die Kommunistische Partei den Begriff des Aberglaubens, um die religiöse Freiheit einzuschränken.

Mao Tse-tung lancierte 1966 eine politische Kampagne, um mit alten Traditionen zu brechen und einen modernen, sozialistischen Staat aufzubauen. Während dieser «Kulturrevolution» verschwanden viele Spuren von Religion aus dem öffentlichen Leben. Hatten um 1900 in China noch über eine Million Tempel gestanden, fanden sich nach 1976 gerade mal ein paar Dutzend. Auch Mönche und Priester, die nicht der Parteilinie folgten, verschwanden. «Abergläubische» Traditionen, wie z.B. das Verbrennen von «Geistergeld» als Opfergabe für die Ahnen, liessen sich schlechter regulieren als Religion und wurden ganz unterdrückt.

Gegenwart

Nach Maos Tod und der Marktreform von 1978 erlebte China einen religiösen Boom. Dabei blühten viele spirituelle Praktiken wieder auf, die in den Jahrzehnten zuvor als Aberglaube definiert worden waren. Auch offizielle Gebäude besitzen nach 1978 Gebetschreine oder sie werden nach der Lehre des Fengshui eingerichtet. Die Körperübungen des Qi-Gongs finden zum Teil in grossen Stadien statt. Zwar blieben die Gesetze gegenüber diesen Praktiken strikt, doch je nach Region wurden sie weniger streng durchgesetzt. Als politischer Begriff ist der Aberglauben in China weniger präsent als früher.

«Im frühen 20. Jahrhundert steckte China Religiosität in eine klare Schublade, doch nach 1978 sprengten die religiösen Praktiken diese Schublade wieder», erklärt Professor Gauthier. Die grossen, religiösen Institutionen bleiben in China unter staatlicher Kontrolle, doch die Mehrheit der gelebten Religion findet ausserhalb dieser «Schublade» statt. Heute gibt es in China statt der wenigen Dutzend nach der Kulturrevolution zwei Millionen Tempel. Die Logik der globalisierten Marktwirtschaft hat auch die Religion erreicht: Es gibt ein vielfältiges Angebot an religiösen Praktiken, aus denen die chinesische Bevölkerung theoretisch auswählen kann. Jedenfalls so lange der Staat dieses Angebot selbst regelt und jede Praxis die «sozialistischen Kernwerte» vertritt. ■

Pouvoir et (dé)mesure

Plus fort·e, plus intelligent·e, plus sage, plus apte à prendre les bonnes décisions... Le·la dirigeant·e est-il·elle un être supérieur aux autres, ou quelqu'un de tout aussi faillible, voire corruptible ?

Pour aller plus loin, l'interview du conseiller fédéral Guy Parmelin par nos collègues d'Unimix



Depuis que les sociétés humaines existent, il faut bien les administrer. De là à idéaliser la figure du·de la chef, il n'y a qu'un pas pour le·la considérer comme un être supérieur aux autres. Notre imaginaire actuel concernant les représentant·e-s du pouvoir est encore probablement nourri de toutes ces figures dirigeantes du passé, souvent mythifiées, à l'image d'Alexandre le Grand, des pharaons égyptiens ou encore du roi français Louis XIV.

Dans ce contexte, outre les orientations politiques et la manière d'exercer le pouvoir, quelles distinctions peut-on faire entre Guy Parmelin et Vladimir Poutine, entre la Reine d'Angleterre et Emmanuel Macron, ou encore entre Napoléon et Barack Obama ? Quelles croyances subsistent, lesquelles ont-elles sauté au fil des siècles à mesure que la transition vers un pouvoir démocratique s'est normalisée dans nos sociétés occidentales ? Comment cette vision a-t-elle pu évoluer à travers les époques ?

Pour tenter de répondre à ces questions, les analyses de la professeure Nadine Amsler, spécialiste de l'histoire des dynasties et du catholicisme, et celles du professeur Cédric

Brélaz, dont l'expertise concerne les civilisations gréco-romaines, sont très précieuses.

Que nous dit le passé ?

« La vision des hommes d'État et chefs militaires antiques a pendant longtemps été imprégnée de l'idéalisation de leurs actions qui a été véhiculée par les auteurs anciens eux-mêmes, en particulier Plutarque dont l'œuvre a eu une influence considérable dans la formation des élites aristocratiques, puis bourgeoises de l'Europe moderne et contemporaine », nous éclaire le professeur Brélaz

Encore aujourd'hui, ne nous souvenons-nous pas de César, d'Alexandre ou de Cicéron comme des figures quasi mythiques, situées quelque part entre l'Histoire et la légende ? « L'histoire a pendant longtemps consisté en un récit magnifiant l'action militaire de chefs individuels ou d'autocrates. [...] Aussi brillant ou puissant soit-il, un·e chef n'est rien sans l'adhésion, volontaire ou contrainte, de la majorité d'une population », poursuit Cédric Brélaz

Il semble pertinent de relever ici que les grandes figures dont nous parlons sont presque toutes exclusivement masculines. Les noms de Cléopâtre ou de la reine Vic-

toria y font figure d'exception. L'emprise du patriarcat sur l'ensemble de la société, dont l'étude de l'histoire fait partie, est heureusement en train de s'éroder au profit d'une véritable science historique, comme le relève le professeur Brélaz : « Le souci actuel de la recherche scientifique en histoire de l'Antiquité consiste précisément à se détacher de ces modèles et de cette approche moralisante pour analyser les ressorts du commandement politique et militaire dans l'Antiquité dans leur contexte politique, institutionnel et social. Il s'agit en particulier de se défaire de l'image du "grand homme" en insistant moins sur des personnalités que sur des structures ».

Psychologiser le pouvoir ?

La professeure Amsler nous déconseille d'essayer d'entrer dans la tête de figures historiques : « Nous historien·ne-s [...] sommes normalement très hésitant·e-s à "psychologiser" les actions des personnes historiques. [...] Les historien·ne-s n'ont pas les outils pour reconstruire cette vie intérieure. Au lieu de cela, nous nous intéressons aux "faits sociaux" qui peuvent être reconstruits à travers des textes et des images ».

Si nous éviterons donc de trop nous aven-



turer sur le terrain de la psychologie, que pouvons-nous déduire de « faits sociaux » qui prétendent que les représentant-e-s du pouvoir sont d'ascendance divine ? Les pharaons égyptiens par exemple se prétendaient tour à tour Dieu ou fils de Dieu, même si l'on peut également évoquer la monarchie de droit divin – c'est-à-dire que le pouvoir du monarque souverain est légitimé par la volonté de Dieu -, dont Louis XIV est sans doute un des plus célèbres représentants. Sans forcément aller jusqu'à des figures de pouvoir aussi totales, l'analyse de la professeure Amsler, experte de l'histoire des cours et familles princières en Europe, ainsi que de l'histoire du catholicisme dans une perspective globale, nous éclaire grandement.

« Dans la société prémoderne, la hiérarchisation sociale et l'idée que les hommes n'étaient pas tous égaux étaient un "fait social" généralement accepté. Pour les princes, il était donc très normal de penser qu'en tant qu'issu d'une famille noble et régnante, ils étaient supérieurs aux autres hommes. Pourtant, l'éducation servait souvent le but de sauver les princes du péché de l'hybris [péché d'orgueil et d'arrogance, ndlr] ». L'emprise de la religion chrétienne, et plus particulièrement celle du catholicisme, était immense sur la

vie de toute l'Europe occidentale au Moyen-Âge, et même plus tard.

Nadine Amsler poursuit : « L'éducation religieuse était très importante, et cette éducation a prêché aux princes, de même qu'aux autres hommes, qu'un bon chrétien devait cultiver l'humilité. Il va de soi que tous les princes n'ont pas intériorisé ces vertus chrétiennes de manière sérieuse [...]. En plus, il faut tenir compte du fait que la situation de l'éducation princière était au fond une situation paradoxale, l'enfant qui devait être éduqué ayant un statut social supérieur aux éducateur-trice-s ».

La désacralisation du pouvoir ?

De nos jours, la situation a bien changé et, entre temps, la Révolution française est passée par là. Pour rester dans ce pays, le cas d'Emmanuel Macron semble toutefois révélateur de ce que certains appellent la « monarchie présidentielle ». Pour la petite histoire, au début de son premier mandat, le président Macron déclarait (visiblement sans s'étouffer sur son ego) souhaiter une présidence « jupitérienne », faisant ainsi référence au dieu romain qui gouverne tous les autres.

Bien qu'il reste encore malheureusement

des Vladimir Poutine, des Xi Jinping ou encore des Kim Jong-Un pour conserver une sorte de fascination malsaine pour la verticalité du pouvoir et à vouloir continuer à jouer à « qui a la plus grosse (force de dissuasion nucléaire) ? », nos sociétés modernes tendent à désacraliser la figure du pouvoir. Le fait que, dans nos démocraties occidentales du moins, les dirigeant-e-s ne restent jamais plus de quelques années au pouvoir y contribue très certainement. De plus, en Suisse, notre parlement de milice et la proximité que nous pouvons avoir avec nos élu-e-s renforce notre démocratie.

La place nous manque pour évoquer en détail l'autre versant de cette désacralisation, à savoir la volonté d'exemplarité que de plus en plus de peuples exigent de la part de leurs élus, pour le meilleur comme pour le pire. Pour contribuer à votre réflexion, nous finirons donc sur ces paroles du professeur Brélaz : « Le fait de juger des dirigeant-e-s contemporains à l'aune de figures idéalisées antiques ne rend justice ni à la recherche historique ni à l'analyse politique des faits présents. Ce sont des raccourcis qui témoignent d'une instrumentalisation du passé. » Nous voilà averti-e-s. ■

DOSSIER

Text Franziska Schwarz

Illustration Unsplash

#wicca

Hexen begleiten die Weltgeschichte schon seit eh und je. Wie sie vom Besen zu Instagram und Tiktok kam.

Wenn wir an Hexen denken, schiessen den meisten wohl Bilder von bösen Märchenfiguren, schlechten Halloween Kostümen oder Frauen auf dem Scheiterhaufen in den Kopf. Die wenigsten stellen sich dabei einen Teenager in seinem Zimmer vor, der auf seinem Handy ein Video aufnimmt, um zu zeigen, wie man am Valentinstag seinen Schwarm mit einem Liebeszauber beschwören kann. Doch auf Instagram und Tiktok, begegnet man dieser Art von Hexe immer wieder. Eine gefürchtete Art der Magie wird heute in den sozialen Medien zelebriert und verbreitet.

Vom Scheiterhaufen bis zum Hashtag

Hexerei war für lange Zeit in der Weltgeschichte gefürchtet. Den meisten wird Hexenverfolgung ein bekannter Begriff sein. Im Mittelalter und in der Neuzeit wurden vor allem Frauen der Hexerei beschuldigt. Diese Beschuldigungen endeten in den meisten Fällen mit tödlichen Prozessen, an denen die Beschuldigten auf dem Scheiterhaufen hingerichtet wurden. Im 20. Jahrhundert wurde eine neue Form der Hexe bekannt: Die Wicca. Dabei handelt es sich um eine Naturreligion, die es seit den 1950er Jahren gibt. Anhänger*innen von Wicca sehen sich selbst als Hexen und praktizieren Magie. Auch heute gibt es Wicca noch.

«Was gemacht wird, ist eigentlich nicht für die Öffentlichkeit gedacht.»

Prof. Dr. Oliver Krüger

Die praktizierenden Hexen findet man auch häufig im Internet. Auf sozialen Netzwerken wie Instagram, Youtube oder Tiktok sind Beiträge von Hexen schon lange keine Einzelercheinung mehr. Der Hashtag #wichtok auf Tiktok generiert Tausende Videos. Der Wandel der Hexen von gefürchteten Nachbarn zu Influencer*innen ist faszinierend.

Doch es ist keine neue Erscheinung. Dies bestätigt auch Prof. Oliver Krüger. Der Religionswissenschaftler forschte von 2002 bis 2005 an der Universität Heidelberg über die Kommunikation neopaganer Ritualistik im



Internet. Für ihn ist die Internetpräsenz der Hexe nicht sehr erstaunlich. Sie sei schon immer Teil der populären Kultur gewesen. Von den Grimms Märchen bis hin zu TV-Klassikern wie Bibi Blocksberg: Die Hexerei findet man in der Popkultur immer wieder. Die Medienaffinität des Bereichs macht den Schritt ins Internet daher naheliegend.

Hexenrituale im Internet

Obwohl beim Gedanke an eine Verfluchung oder an einen Liebeszauber den meisten unwohl sein könnte, sind die Zeiten der Hexenverfolgung vorbei. Heute fasziniert die Hexe vor allem durch ihre Ästhetik.

Prof. Dr. Oliver Krüger

2003: Dissertationsschrift über die Unsterblichkeitsutopien des Posthumanismus an der Universität Bonn

2004: Dissertationspreis der Deutschen Vereinigung für Religionswissenschaft

2002-2005: Forschung über die Kommunikation über neopagane Ritualistik im Internet im Sonderbereich Ritualdynamik an der Universität Heidelberg

2005-2007: Studie zu alternativen Bestattungsbewegungen in den Vereinigten Staaten in Center for the Study of Religion an der Universität Princeton

2007-heute: Professor für Religionswissenschaften an der Universität Freiburg

Kerzenwachs, bestimmte Kleidung und atmosphärische Musik gehört zur Präsentation der Hexe im Internet. Professor Krüger bestätigt, dass sich die Rituale der Wicca für eine solche performative Inszenierung sehr anbieten. Die verwendeten Farben sind schon lange standardisiert und der Kontext für jeden Zauber ist festgelegt. Gewisse Bilder und Phänomene der Wicca sind stark popularisiert, auch dank dem Internet, und lassen sich somit schnell erkennen.

Eigentlich ein eher erstaunliches Phänomen, wird die traditionelle Wicca Religion genauer betrachtet. Sie ist durch strikte Hierarchien und strenge Aufnahmebedingungen geprägt, erklärt Prof. Krüger. Erster Schritt ist die Aufnahme in einen Coven, also in einen Hexenzirkel. Diese sind zwar an vielen Orten vertreten, doch die Präsenz im Internet ermöglicht einen einfacheren Zugang zur Hexerei. «Was gemacht wird, ist eigentlich nicht für die Öffentlichkeit gedacht», sagt Prof. Krüger über die Ritualistik der Wicca. Doch aus dem Internet ist sie nicht mehr weg zu denken. Jedoch bleiben die Wicca Hexen des Internets eher auf der oberflächlichen Ebene und dienen oftmals auch kommerziellen Gründen. Wiederum etwas, was in der traditionellen Wicca so nicht gedacht ist.

Hexen sind nun ein fester Bestandteil des Internets und der sozialen Netzwerke. Und diesen Platz werden sie nicht so schnell wieder aufgeben. ■

«Wir verdienen es, Platz einzunehmen»

Queerfeindlichkeit ist immer noch ein Thema, auch im Kanton Freiburg. Friqueers bietet ein sicheres Umfeld für Anschluss, Austausch und Ausgang.



Anna Mitrovic und Yannic Neuhaus, Mitbegründer von «Friqueers»

«Von Queers, für Queers. Aus Freiburg, für Freiburg.» So beschreibt Anna Mitrovic, Mitbegründerin von «Friqueers», ihr Projekt. Begonnen hat dies im September 2021. Eine lose Freundesgruppe erstellt einen Chat, um den gemeinsamen, queeren Ausgang zu organisieren. Nach einem Tag hat dieser bereits 60 Mitglieder. Die Nachfrage nach Vernetzung unter queeren Jugendlichen im Kanton Freiburg scheint gross zu sein.

Präsenz gegen aussen

Doch weshalb braucht es Gruppen wie Friqueers? Die LGBTIAQ+ Community ist im Internet längst stark vertreten. Es gibt unzählige Möglichkeiten, sich miteinander zu vernetzen. Doch auch heute noch werden Regenbogenfahnen von Wänden gerissen und queerfeindliche Schmierereien sind im Kanton Freiburg keine Seltenheit. Umso wichtiger sei es, betont Anna, dass queere Menschen Präsenz gegen aussen zeigen und sich nicht verstecken: «Wir verdienen es, Platz einzunehmen.» Gleichzeitig brauche es ein sicheres Umfeld für queere Jugendliche, damit sie Freundschaften aufbauen

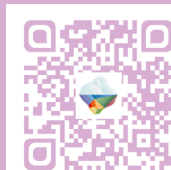
und sich selbst besser kennenlernen können. Im Gegensatz zur Stadt Bern gebe es in Freiburg nur wenige, explizit queere Veranstaltungen, sagt Anna. «Friqueers» informiert deshalb über Angebote in Freiburg, Bern und auch anderen Schweizer Städten und ermöglicht es, sich einer Gruppe anzuschliessen. Dies gibt gerade jungen Menschen, die noch nicht lange geoutet sind, Sicherheit. Organisiert ist die Gruppe über einen Whatsappchat sowie ein Instagram Profil. Beitreten kann nur, wer dies auf Instagram per Direktnachricht wünscht oder wer eine Person kennt, die bereits Mitglied ist. So versuchen die Administrator*innen sicherzustellen, dass die Gruppe ein «safe space» bleibt. Willkommen sind alle – queere wie auch heterosexuelle, cis- und transgeschlechtliche Menschen. «Die einzige Bedingung ist, dass man sich respektvoll verhält.», stellt Anna klar.

Kollektiver Prozess

«Friqueers» basiert stark auf Partizipation. Jede Person in der Gruppe darf Initiative ergreifen, etwas organisieren oder Informationen zu queeren Veranstaltungen und

Partys teilen. Die Grundidee ist die einer Austauschplattform, in der alle gleichberechtigt sind. Die Administrator*innen der Gruppe sind lediglich dazu da, einen Rahmen vorzugeben und darauf zu achten, dass die Regeln eingehalten werden. Alle ein bis zwei Monate organisieren sie ausserdem einen Event wie eine Party, einen Kunstnachmittag oder ein Picknick. Bei diesen Treffen steht die Vernetzung, der Austausch aber auch der Spass in einem sicheren Umfeld im Vordergrund. Meistens wird der Chat jedoch dafür genutzt, Gruppen zu bilden, um gemeinsam in den Ausgang zu gehen. Dies soll sich ändern. «Wir würden gerne regelmässiger Events organisieren.», sagt Anna, auf die Zukunftspläne von «Friqueers» angesprochen. Im Moment kooperiert die Gruppe mit einer Organisation aus dem Kanton Obwalden, mit der sie sich regelmässig austauscht. In Zukunft sei es für Anna aber auch denkbar, mit anderen Organisationen zusammenzuarbeiten. «Man darf gerne auf uns zukommen.» Auch Aufklärung in Schulen wäre wichtig, fügt sie hinzu. Die Schule kann zur Sensibilisierung von Kindern und Jugendlichen für queere Themen beitragen und damit Stigmata und Klischees abbauen, die homophober und transphober Gewalt zugrunde liegen. Dies gelingt sehr gut durch den direkten Kontakt mit queeren Menschen, wie zum Beispiel Mitgliedern von «Friqueers». Doch letztlich sei es ein kollektiver Prozess, die Gruppe weiterzuentwickeln. Da die ganze Arbeit in der Freizeit erfolgen müsse und auf Freiwilligkeit beruhe, sei dies jedoch schwierig umzusetzen. Im Vordergrund stehe vor allem die gegenseitige Unterstützung und die Botschaft an alle jungen, queeren Menschen: «Wir sind für dich da.» ■

Friqueers auf Instagram:



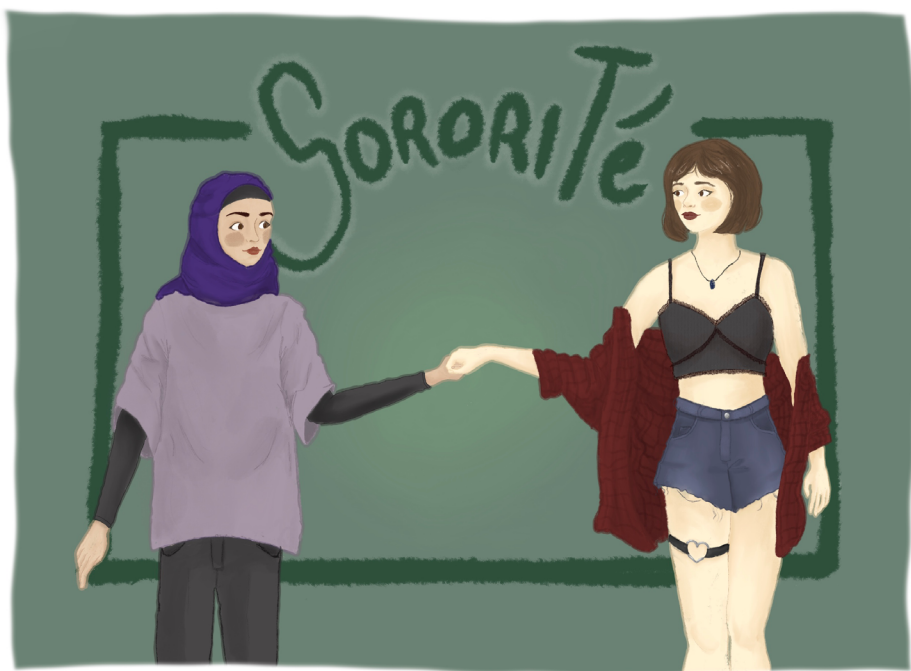
SEXUALITÉ

Texte Laurie Nieva

Illustration Amanda Kono

« Arrêtez de me dire comment m'habiller »

C'est un débat qu'il faut encore et toujours avoir en 2022. À travers le monde, la politique semble refuser de laisser les femmes et personnes assignées femmes à leur naissance décider de la manière dont elles peuvent se vêtir.



Cet article s'inspire entre autres du triste sort de Mahsa Amini, l'Iranienne de 22 ans morte à la suite de son arrestation par la police des mœurs le 13 septembre 2022 pour ne pas avoir porté son voile « correctement ». Son décès a lancé une vague de protestations, locales et internationales, contre la loi iranienne qui rend obligatoire pour toutes les femmes* dans le pays le fait de porter un foulard et des vêtements amples dans le but de dissimuler leurs silhouettes et ce, depuis la révolution en 1979. Pour contester cette loi, de nombreuses iraniennes retirent leur voile en public. Ce faisant, elles s'exposent elles-mêmes à une amende et à une peine de prison pouvant aller de dix jours à deux mois, mais également aux violences policières.

La situation en Occident

Mais les lois qui imposent certains critères à l'habillement des femmes* ne sont pas qu'une affaire lointaine.

En France, dans le courant de l'été 2016, une femme a été verbalisée sur une plage de Cannes pour avoir porté ce qui a faussement été décrit dans les médias comme un burkini. En réalité, la Toulousaine portait un leggings, une tunique et un voile et n'avait

aucunement l'intention de se baigner. Il est à noter que le port du hijab en public est tout à fait légal en France malgré un arrêt du maire de Cannes cet été-là, qui interdisait l'accès aux plages et à la baignade à toute personne n'ayant pas de « tenue correcte, respectueuse des bonnes mœurs et de la laïcité ».

Pour rappel, le premier article de la constitution française de 1958 dit : « La France est une République indivisible, laïque, démocratique et sociale. Elle assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion. Elle respecte toutes les croyances ». L'égalité devant la loi française semble tout de même être à double standard selon la religion.

La Suisse est également concernée puisque le 7 mars 2021, ironiquement la veille de la journée internationale du droit des femmes*, la population a accepté, à scrutin serré, l'initiative anti-Burqa qui interdit de se dissimuler le visage. Malheureusement, l'ironie pour la Suisse ne s'arrête pas là puisqu'en mars 2021 le port obligatoire du masque hygiénique dans les transports publics afin de se protéger du Coronavirus était encore en application.

Et aux États-Unis, centre bouillonnant dont la culture dégouline sur le monde entier, combien de fois a-t-on vu des manifestations et témoignages de jeunes étudiantes des « High School » à qui il a été demandé de sortir de classe à cause de leurs vêtements. Ces filles de 14 à 18 ans sont donc momentanément privées d'éducation pour « avoir montré leurs épaules ou clavicules », selon les établissements.

Sexualisation des corps

Au Japon et au Royaume-Uni, un autre règlement a été mis en place par de nombreuses écoles afin d'éviter le problème américain : les uniformes. Excellente idée dira-t-on, gommant les inégalités sociales et standardisant l'apparence.

Jusqu'à ce qu'on réalise qu'écolière ou « schoolgirl » est un des termes les plus recherchés sur les sites pornographiques. Ces jeunes filles, mineures, sont hypersexualisées au point d'être harcelées dans la rue sur le chemin de l'école.

Au point que certaines d'entre elles, étudiant à Sandbach au Royaume-Uni, ont créé une pétition dans le but de bannir les uniformes des sex-shops et des sites pornographiques. Le 1er août 2022 le gouvernement leur a répondu qu'il s'engageait à prohiber la sexualisation d'enfants à travers des mesures déjà effectives, mais qu'il ne comptait pas répondre favorablement à leur demande.

C'est presque comme si, dans tous ces exemples, ce n'était pas les habits le véritable problème, mais la sexualisation du corps des femmes* par notre société patriarcale... À méditer. ■

« Sœur, je me battraï pour ton droit au voile, aux talons aiguilles, aux piercings, à porter la croix, aux tatouages, à coiffer et à colorer tes cheveux. Je me battraï pour ton droit de choisir ce que tu mets sur ton corps, corps à partir duquel personne ne pourra jamais déterminer ta valeur. »

* Toute personne pouvant être perçue comme femme dans la société et qui peut être soumise à la misogynie

Grosse Künste, gestohlene Werke?

Das Kunsthaus Zürich präsentiert die Sammlung Emil Bührles und Kritik prasselte auf sie herab. Was hat sie mit Raubkunst und Verharmlosung des Nationalsozialismus zu tun?

In seinem Erweiterungsbau zeigt das Kunsthaus Zürich die Sammlung Emil Bührle. Rund 170 Werke des bedeutenden Kunstsammlers können betrachtet werden – Meisterwerke des Impressionismus, der Moderne, des Kubismus und Skulpturen des Mittelalters reihen sich aneinander. Darunter finden sich berühmte Maler wie Pablo Picasso, Vincent van Gogh oder Claude Monet. Jedoch sieht sich die Ausstellung schon seit letztem Jahr mit Kritik konfrontiert.

Emil Georg Bührle

Bührle wurde 1890 in Baden-Württemberg geboren. Er studierte in Freiburg im Breisgau Philologie, später wandte er sich in München der Kunstgeschichte zu. Nebenbei besuchte er viele Museen und Ausstellungen. Auf seiner Berlinreise im Jahre 1913 entdeckte er den französischen Impressionismus für sich. Dies sollte auch den Grossteil seiner späteren Kunstsammlung darstellen. 1924 zog er mit seiner Familie aufgrund seiner Position in der schweizerischen Werkzeugmaschinenfabrik nach Zürich. Länger als erwartet blieb Bührle in der Schweiz und erwarb 1937 das Schweizer Bürgerrecht. Im selben Jahr übernahm er die Leitung der Werkzeugmaschinenfabrik Oerlikon Bührle & Co (WOB).

Zu Beginn des Zweiten Weltkrieges lieferte ebendiese Munition an die britischen und französischen Armeen. Nach der Besetzung Frankreichs lieferte die WOB in Abstimmung mit dem Schweizer Bundesrat Waffen an das nationalsozialistische Deutsche Reich im Wert von 540 Millionen Franken. Über 3000 Mitarbeiter waren zeitweise für die Lieferungen an die Achsenmächte angestellt. Doch zu Bekanntheit gelangte Emil Bührle überwiegend mit seiner Kollektion verschiedenster Kunstwerke. Neben seiner Tätigkeit als Unternehmer schaffte er es, sich bis zu seinem Tod 600 Kunsterzeug-



Claude Monet Mohnblumen bei Vétheuil, um 1879 Öl auf Leinwand, 73 x 92 cm Sammlung Emil Bührle*

nisse anzueignen, wenn auch nicht immer gesetzestreu.

Kunstraub – Raubkunst

Unter den Gemälden und Skulpturen seiner Sammlung befanden sich auch unrechtmässig erworbene Werke. Unter dem Begriff Raubkunst versteht man Kunst, die von dem NS-Regime beschlagnahmt wurde: Die Gesetzesgrundlagen für die Beschlagnahmungen waren rassistisch, religiös und politisch motiviert. Betroffen waren Werke, die von den Nationalsozialist*innen als «entartete Kunst» identifiziert wurde. Dazu gehörten vor allem Werke von Künstler*innen jüdischer Herkunft. In der Zeit des Nationalsozialismus wurden somit rund 600'000 solcher Werke ihren Besitzer*innen gestohlen und teils verschenkt, vernichtet, angeeignet oder in Auktionen versteigert. So erging es auch einigen Werken in Bührles Kunstschatz. Nach dem Krieg wurden 13 seiner 150 Kunstwerke als Raubkunst oder Fluchtgut identifiziert und er musste sie an die rechtmässigen Eigentümer*innen zurückgeben. Von letzteren erwarb er neun der ursprünglich gestohlenen Werke ein zweites Mal mit dem Unterschied, dass die

Einnahmen diesmal an die tatsächlichen Besitzer*innen gingen. Noch heute stützt sich die Stiftung Bührle auf das Argument, er habe immer über den rechtmässigen Kunsthandel Werke erworben und sich zudem über deren Ursprung informiert. Historiker*innen sehen das anders. Die Hintergründe von 90 Werken der Sammlung bleiben ungeklärt, die Stiftung selbst kann sie nicht nachvollziehen.

Ausstellung

Neben der problematischen Tätigkeit des Sammlers in Kriegszeit und den ungeklärten Hintergründen der Werke musste sich auch das Kunsthaus Zürich Kritik aussetzen. Kritiker*innen warfen dem Museum vor, den politischen Kontext der Zeit sprachlich zu verharmlosen und die Tatsachen nicht klar zu benennen. Im Digitalorial geht das Kunsthaus nun auf die Hintergründe der Sammlung und das Leben Emil Bührles ein und stellt exemplarisch Werke der Raubkunst bzw. des Fluchtguts vor. Somit hat bereits eine gewisse Aufarbeitung stattgefunden, doch sollte man sich mit dem Nachtrag zufriedengeben? ■

Wer mehr über Bührle, seine Sammlung und die Ausstellung erfahren möchte, kann das Kunsthaus Zürich besuchen (Heimplatz 1, 8001 Zürich) oder ihr Digitalorial zur Exposition aufrufen (www.buehrle.kunsthhaus.ch).

Highlight-Führungen im Erweiterungsbau finden an folgenden Terminen statt: 3.11. / 10.11. / 17.11. / 24.11.

YOKI, un artiste du siècle passé et à la philosophie moderne

L'artiste fribourgeois Yoki, très populaire il y a quelques décennies, a été exposé au musée d'Art et d'Histoire de Fribourg. L'occasion de se pencher sur un artiste qui, entre art religieux et natures mortes, présente de multiples facettes.

De son véritable nom Émile Aebischer, cet artiste originaire de Romont eut un réel impact sur l'art religieux dans le canton de Fribourg et dans ce qui l'a rendu célèbre : l'art de verrerie. Si l'art religieux perd de son attrait dans notre siècle des nouvelles technologies, les quelques élans philosophiques de cet homme et ses œuvres restent d'actualité en 2022, alors que l'on fête cette année les 100 ans de sa naissance.

Émile est né le 21 février 1922 à Romont d'une mère qui accoucha seule, chez elle. Il raconte de son enfance à Romont garder un souvenir émerveillé de la richesse artistique des remparts et du château, dans un cadre médiéval qui le fascinait. Il est vrai que Romont, se trouvant entre un Fribourg catholique et un Vaud protestant, représentait, malgré les rivalités religieuses présentes dans le reste du pays, un lieu de profonde entente entre croyances divergentes, en plus d'être un centre culturel. S'il se doit de partir faire un apprentissage de boulanger/pâtissier pour aider à soutenir sa famille, il ne s'éloigne jamais de sa vraie passion : l'art et la peinture. Le soir, il continue à peindre chez lui. C'est finalement l'architecte Fernand Dumas qui le repère et qui va le prendre sous son aile. Cette opportunité l'amena, lui, fils d'une famille modeste de Romont, dans une zone de rencontre à laquelle il n'aurait sinon eu que difficilement accès. Il entre donc dans les bureaux de Dumas dans une période où son mentor, déjà réputé, gagne le concours avec Denis Oenegger pour la construction d'un nouveau bâtiment central à l'université de Fribourg, Miséricorde. Il découvre Fribourg à l'aube de ses 20 ans et raconte s'en souvenir comme étant une ville d'exceptionnelles rencontres, remplie de migrant.e.s de tous les coins du continent qui attendaient ensemble la fin de la guerre en Europe. Yoki raconte également à quel point le mélange de l'architecture gothique, des maisons du 15^e siècle, et du style baroque

« L'enrichissement de cette ville est venu par l'université, y'a pas de doutes¹ »

de la ville l'ont touché. C'est ce qu'il appelle « l'unité de la molasse¹ ».

Émile Aebischer est un artiste qui rappelle un art devenu aujourd'hui décadent, passé, duquel on ne parle plus assez. Il a cependant œuvré dans une période très riche et complexe pour l'histoire de l'Europe, allant d'Allemagne en Angleterre travailler au titre des dommages de guerre. Ironique, étant donné que ces deux pays qui s'affrontaient quelques années auparavant ont ensuite engagé le même artiste pour réparer les dégâts engendrés par l'un et l'autre. Émile raconte également de la Suisse cette vision qui résonne pour notre génération particulièrement : « [Cette vision de la Suisse] me fait un grand plaisir, car nous nous dirigeons vers une civilisation de métissage, d'un grand brassage [...] ».

Si Yoki est très connu pour ses œuvres dans le monde chrétien, c'est plutôt vers la peinture de la nature qu'il se tourne et pour laquelle il voue une vraie passion. Son désir est de faire voir les paysages aimés à travers ses yeux, ainsi que de « donner de la durée à des choses éphémères¹ ». Tel un paysagiste, il se passionne pour la nature dans laquelle nous vivons, et dira d'ailleurs lui-même « c'est mon côté écolo sur les bords¹ ».

Yoki avait une bonne mémoire visuelle, ce qui lui permettait de peindre même au re-

« La lenteur suisse porte trop souvent pour de la conscience¹ »

tour de ses balades. Il perdra malheureusement avec le temps cette capacité, étant at-

teint de la maladie d'Alzheimer, maladie qui l'affectera jusqu'à son décès en 2012.

Mais alors, pourquoi son travail est-il pertinent aujourd'hui, dans une société qui s'éloigne de plus en plus de l'église ? C'est justement parce que nous tendons à nous opposer à la morale du siècle passé qu'il est important de nous rappeler les œuvres qui décorent ces églises. Yoki est le témoin d'une époque charnière pour l'Europe, ayant vécu aussi bien la deuxième guerre mondiale que la formation de l'Union Européenne, qui est aujourd'hui sans cesse remise en question. Il est important de se demander d'où notre art moderne dérive, et de savoir apprécier la philosophie de cet artiste qui est aujourd'hui tout à fait pertinente, entre amour d'une nature éphémère et acceptation de l'autre. Cet artiste, qui continua à peindre malgré sa maladie d'Alzheimer, a su inspirer les nouvelles générations d'artistes, de par ses œuvres intemporelles. ■



SATIRIQUE

Texte Maxime Staedler

Photo © Anne Sophie & Benoît de Rous – www.alavolette.net

Blaise Bersinger ? Avec volontiers !

Pour cette inauguration de la page satirique, qui de mieux que l'humoriste Blaise Bersinger, l'homme le plus absurde de Suisse (romande) ?



chanteur, compositeur et inventeur (entre autres, excusez du peu) français décédé en 1959 possédait une impertinence et un génie qui, couplés à sa capacité de mettre en exergue les dysfonctionnements de nos sociétés modernes, sont encore aujourd'hui des valeurs sûres. Si un parallèle peut exister entre les deux hommes, c'est assurément leur côté touche-à-tout combiné à un goût prononcé pour l'absurde.

Blaise nous confie : « Je pense que si je ne faisais qu'un seul truc, je me ferais chier. Je ne sais pas si c'est de la curiosité, ou de l'outrecuidance, peut-être un mélange des deux. J'ai envie de tout essayer, et en même temps je pense que mon cerveau a trop d'ego [...] Radio, impro, théâtre, écriture, comédie musicale, revue, animation télé. C'est vrai que je fais plein de trucs. Et je fais d'excellents tiramisus aussi. ». Nos papilles sont ravies de l'apprendre.

Humour et engagement

En plus d'être apparemment un excellent pâtissier, Blaise Bersinger sait aussi utiliser son art et de sa malice pour dénoncer brillamment les problèmes qui lui tiennent à cœur tout en soutenant les causes qui lui sont chères : « De ce que je crois comprendre, ça fait des siècles qu'on dit aux femmes qu'elles ne sont pas drôles, et qu'en tout cas ce n'est pas pour ça qu'elles sont sur Terre, parce qu'elles sont des utérus, et puis ça nous arrange [...] Si vous êtes une fille, ou une personne non-binaire et que vous faites de l'humour, mais lancez-vous, on a tellement besoin de vous. Par pitié, venez, quoi. » Et l'humoriste de terminer sur sa relation avec les Fribourgeois-e-s : « À chaque fois que je suis venu jouer à Fribourg, c'était systématiquement super. Venez voir *Pain Surprise* au Nouveau Monde, parce que j'aimerais bien que ça continue d'être super. » Le rendez-vous est pris. ■

Bon, ok, j'avoue, la satire étant définie comme un « écrit, discours qui s'attaque à quelque chose, à quelqu'un, en se moquant », ou plus simplement comme une « critique moqueuse » (merci *Le Petit Robert*), je n'ai pas l'intention de me moquer de Blaise Bersinger, car c'est un humoriste que j'apprécie. Je vais donc plutôt me moquer de moi-même, pour avoir eu la brillante idée d'écrire l'article inaugural de cette nouvelle page satirique sur quelqu'un dont je ne souhaite pas me moquer, si cette réflexion peut avoir auprès de vous le moindre semblant de valeur. Mais je vais le faire en compagnie de Blaise Bersinger, que j'ai eu le plaisir de rencontrer, notamment pour parler de sa venue au Nouveau Monde le jeudi 10 et le vendredi 11 novembre prochains pour y jouer son nouveau spectacle *Pain Surprise* !

Satire et absurde

Car si la satire a pour objectif de moquer, l'absurde – dont l'humoriste lausannois est passé maître – « viole », pour sa part, « les règles de la logique », et est « contraire à la raison, au sens commun ». Ce qui est, admettons-le, plutôt respectable en tant que tel. Et puisque, selon Blaise, « il y a une progression dans l'absurde qui est infinie, à jamais, de

notre monde », j'en profite pour contribuer à cet effort global en allant à l'encontre de moi-même et de ma propre logique dans cet article, en précisant que j'étais à deux doigts de commettre une erreur MO-NU-MEN-TALE en confondant « satire » et « satire ».

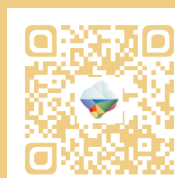
Je vous laisserai chercher la signification de ce dernier mot...

Et l'humoriste d'avoir des élans philosophiques : « Peut-être que l'absurde aide à mettre le doigt sur ce qui est absurde. Quelle belle phrase, j'espère qu'elle sera sur ma tombe quand je serai mort ! ». Bien que nous souhaitions à Mr. Bersinger une longue et drolatique vie, nous prenons note, pour la postérité, de cette déclaration qui, à n'en pas douter, saura servir d'épithète le moment venu, éclairant ainsi les générations futures d'une lumière venue du passé. Passé futur qui est actuellement le présent. Vous me suivez ?

Impertinentes digressions

Je digresse, mais une lumière du passé qui devrait nous éclairer plus qu'elle ne le fait actuellement est celle de Boris Vian, qui me rappelle en certains points celle du trentenaire lausannois. L'écrivain, poète, musicien,

Interview complète de
Blaise Bersinger
(à partir du 6 novembre):



Krachende Mail – anstatt Meerwellen ab Semesterbeginn



Semesterstart war nicht Montag. Semesterstart ist eigentlich nie Montag. Dennoch werden Studierende von der Universität kontaktiert, als sei es Montag. Und ist dann Montag, ist wirklich Montag. Genügend Montag. Der Kommunikationskanal der Universität läuft gelinde gesagt rege. Eigentlich sprintet er mehr, als das er läuft. Jedes Semester scheint er neue Bestzeiten in der Informationsgeschwindigkeit erreichen zu wollen. Die ersten Mails trudeln nicht ein, sie krachen durch die Tür. Dies wie in Harry Potter die Einladungsbriefe für Hogwarts durch Onkel Vernons Barrikade des Briefkastenschlitzes platzen.

Nicht alle am selben Tag und dennoch: Ab dem erwähnten Montag muss die Studentin Vorbereitungen treffen. Sie selbst wird zu einem Filtersystem mutieren, das aus den meterhohen Mailwellen die wichtigen Informationen selektiert. Nimmt sie diese

Funktion nicht wahr, werden in den Unmengen Nachrichten die Antworten auf Fragen und Einschreibebestätigungen von Prüfungen sanft, leise und unbemerkt auf den Meeresboden des Mailservers sinken. Doch in der Eile des Semesterbeginns ist das studentische Filtersystem überfordert. Aus dem wohlüberlegten, die Mails lesenden Individuum wird eine boshafte Löschmaschine, die sich mit keiner weiteren Information zu möglichen Anlässen auseinandersetzen möchte. Einige Wochen später, kurz nachdem die Löschmaschine in ihre Ursprungsgestalt der disziplinierten Studentin zurückgefunden hat, stößt diese über andere Kommunikationskanäle auf einige derselben Informationen. Trotz dem hochfunktionalen studentischen Tratschsystem dringen die exakten Angaben zu Zeit und Ort neben der Information über die Existenz des Anlasses jedoch nicht weiter durch und dümpeln weiterhin im Papierkorb des Meerser-

vers. Unerwartet, unerwünscht, unbemerkt und vergessen. An so manchem Anlass findet sich die Studentin dennoch wieder.

Hat sie sich endlich im Studierendenalltag eingefunden, sich ihren Kurseinschreibungen und der Anzahl Credits gewidmet, ihre Alkoholtoleranz hochgeschraubt und sogar die Mail mit dem Einzahlungsschein der Fakultätsrechnung im Meer entdeckt und bezahlt, sitzt sie in der Spectrum Redaktions-sitzung. Nach einem langen, erleichterten, kollektiven Seufzen verfasst sie ein höfliches Schreiben an die Universität. Argument für Argument legt sie dar, wie die Studierenden kontaktiert werden möchten und sollten, so dass keine der liebevollen Initiativen und Anlässe der Studentenorganisationen ertrinken. Und dass sich das Layout der Mails wirklich von einem Gerichtsschreiben in Helvetica Regular abheben könnte. ■

Ein Roman wie ein «Von Wegen Lisbeth»-Song

Die Protagonistin in Carla Kasparis Debutoman lebt ein Leben mit dem sich wahrscheinlich viele twenty-somethings, Uni-Absolvent*innen mit Instagram-Feed und einer WG in der Stadt identifizieren können. Es liest sich schnell von der Hand, hinterlässt aber einen bitteren Nachgeschmack.

Je länger man die Protagonistin dabei begleitet, wie sie ihren Alltag bestreitet, sich in minimalistischen Cafés mit Freunden trifft, um dort Missstände zu diskutieren, die sie alle selbst nie betreffen werden, frisch aufs Land gezogene Freunde besucht, dort selbstgemachte vegane Brotaufstriche verkostet und auf Festivals MDMA nimmt, desto mehr bekommt man es als Leser*in mit dem Selbsthass zu tun. Denn obschon der Blick der Autorin nie explizit wertend ist, trüben die Aneinanderreihungen von vermeintlich generischen Szenen aus dem Alltag dieses studentischen Milieus von Zynismus. Klischeebehaftete Lebensstile und präventive Konversationen, Selbstverwirklichung, Selbstdarstellungen und sehr viel kritisches Reflektieren – all das führt Kaspari auf scharfsinnige und unterhaltsame, aber eben auch unangenehme Weise vor.

Diese Stossrichtung ist in der Popkultur nicht neu. Der Coming-of-Age Roman, der natürlich keiner sein will, erinnert stark an die lyrischen Ichs der Berliner

Indie-Pop Band «Von Wegen Lisbeth», die mit ihren Songs wie «Sushi» oder «Chérie» ähnliche Themen mit einem ähnlich teilnahmslosen Ton thematisieren. Aber auch in der Literatur lässt sich in den letzten Jahren ein erkennbarer Trend diesbezüglich beobachten. Um die Milieukritik einer passiven Protagonistin hat sich mit den Romanen von Sally Rooney ein ganzes Genre namens «Millennial Fiction» gebildet. Nun scheint dieses Phänomen definitiv auch in der deutschsprachigen Literatur angekommen zu sein: Neben «Freizeit» schlagen auch andere Werke wie beispielsweise «Komplett Gänsehaut» von Sophie Passmann in eine ähnliche Kerbe.

Der verachtungsvolle Blick aufs eigene Dasein ist zwar äusserst unterhaltsam, nach einiger Zeit fragt man sich trotzdem unweigerlich, was man daraus jetzt Konstruktives mitnehmen soll. Dass wir alle nicht so individuell sind, wie wir es gerne wären, ist mittlerweile den meisten klar. Auch, dass wir die Klischees und Widersprüche reproduzieren, die wir selbst so unangenehm finden. Spätestens nach der Lektüre des fünften Buches, dass neuerdings nicht mehr Generationen- sondern Milieu-Kritik betreiben will. Leben müssen wir dieses Leben schlussendlich trotzdem. Und dabei ist es gesünder, nicht alles pauschal als präventiv und performativ abzutun.

Sina Hasler



Freizeit
Carla Kaspari
2022
304 Seiten

Einfühlsamer Roman oder «Traumaporno»?

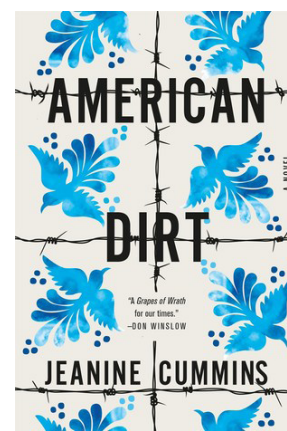
Die Massakrierung von 16 geliebten Familienmitgliedern, die mehrfache Vergewaltigung von zwei befreundeten Mädchen, das Zurückbleiben eines verletzten Weggefährten inmitten der lebensfeindlichen Wüste, das Erschiessen eines boshaften, vom Pech verfolgten Jungen. Dies ist eine unvollständige (!) Auflistung der Leiden, welche die Protagonisten des Romans American Dirt erfahren müssen. Nicht unbegründet scheint daher der Vorwurf einiger Literaturkritiker, bei dem 2020 erschienenen Buch der US-amerikanischen Autorin Jeanine Cummins handle es sich um einen «Traumaporno». Tatsächlich stellt sich die Frage, ob die Gewalt und das Leid im Roman inhaltlich nötig oder zum Spass ausgeschmückt sind.

Dabei war die Absicht der Autorin so gut. In einem Interview erklärte sie, den Fokus ihres Romans nicht wie üblich auf Drogendealer, sondern auf die Opfer derer Gewaltinstitutionen in Lateinamerika setzen zu wollen. Dazu habe sie auch bewusst eine weibliche Hauptfigur gewählt. Beim Schreibstil scheint ihr das auch gelungen zu sein. Cummins Prosa ist nämlich sanft, einfühlsam und tiefgründig. Besonders über ihre Rolle als Mutter in dieser Krisenzeit sinniert die Protagonistin Lydia wiederholt im Roman, beispielsweise als

sie erstaunt über den Überlebenswillen ihres Sohnes Luca zu einer wichtigen Erkenntnis kommt: «For mothers, the question is immaterial anyway. Her survival is a matter of instinct rather than desire.»

Allerdings geht es bei der Kontroverse um diesen Roman nicht darum, was oder wie es erzählt wird. Vielmehr interessiert, wer die Autorin ist. Dass eine US-Amerikanerin einen Roman über das Leiden mexikanischer Immigranten schreibt und damit sogar noch viel Geld erhält und Erfolg erlangt, scheint inakzeptabel. Besonders lateinamerikanische Autoren beschweren sich und fordern mehr Repräsentation und finanzielle Unterstützung von Verlagen. Ironischerweise bestätigt die Kontroverse um den Roman genau die These, die durch dessen Titel impliziert wird, nämlich dass man nicht mehr von einem «American dream», sondern eher von «American dirt» sprechen muss. Denn die USA, die einst als Land der unbegrenzten Möglichkeiten galten, sind heutzutage eher als Schauplatz für politische und gesellschaftliche Schlamm-schlachten bekannt. Ob gefeiert oder gehasst, der Roman kann uns einiges über das heutige Amerika lehren und ist daher absolut lesenswert.

Sophie Sele



American Dirt
Jeanine Cummins
Tinder Press
2020
454 Seiten

Pop-culture, Popcorn and Psychology

Have you ever watched a movie and thought «There is something psychologically relevant here, we should talk about it»? Well, so have they.

The podcast *Popcorn Psychology* is hosted by Britney Brownfield, a child therapist, Ben Stover, an individual therapist and Hannah Espinoza, a marriage and family therapist. All of them are licensed clinical professional counsellors who are actively practicing in Chicago, Illinois. The concept of this podcast is that they watch blockbusters movies and psychoanalyse them. The goal is entertainment and the dissection of pop-culture while also working towards decreasing the stigma attached to mental health.

The structure of their show is a brief summary of the movie followed by an analysis of the principal themes and/or characters, and a treatment section where each therapist explains how they would treat a character if they ended up in their offices. Episodes end with the final thoughts of Britney, Ben and Hannah where they give their personal opinions on the movie itself.

The friends were inspired by the public lack of enthusiasm for Luke Skywalker's character after the release of *The Last Jedi*. «As therapists his character made so much sense to us based on symptoms of PTSD », said Hannah Espinoza. Throughout the

episodes they discuss, make jokes but mostly dive deep into the topic at hand and the representation in the media, be it good or bad, of real life struggle. Listening to them after having seen a movie really puts mental health in a new perspective and forces us to look beyond the « movie magic » effect.

The episodes in themselves are usually one hour and a half to two hours long, but there are some shorter episodes recorded live at conferences such as Fan Expo, Southgate Media Group Podcast Marathon and Women in Podcasting Festival.

But what are the movies they talk about? Well, they have multiple episodes on series of movies such as the *Marvel Cinematic Universe*, *Star Wars*, *Harry Potter*, *The Lord of the Rings* and *The Hunger Games*. The podcast also varies throughout *Ten Things I hate About You* to *Fight Club*, to *Crazy Rich Asians* but also *Joker*. What makes the podcast dynamic is not only the fact that there are three constant hosts, but they often invite other podcasts hosts or colleagues such as *Capes on the Couch*, *Pop Mythology* and others mental health professionals and doctors. You can find them wherever you listen to your podcasts, be it *Spotify*, *Apple Podcast*, *YouTube*, *Speaker...* *Popcorn Psychology* is on *Facebook*, *Twitter*, *Instagram* and *TikTok* and has a *Patreon* which provides exclusive content and early access to episodes.

Laurie Nieva



Popcorn Psychology
Britney Brownfield, Hannah Espinoza & Ben Stover
2018
88 episodes

Athena

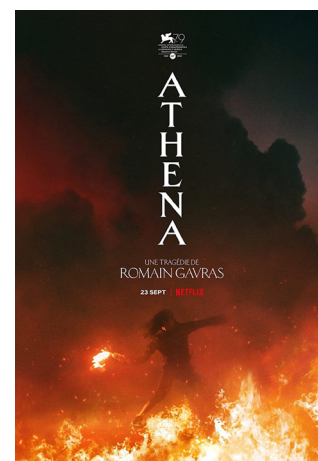
Le rouleau compresseur Netflix a frappé un grand coup en ajoutant à son catalogue le troisième long-métrage du surdoué Romain Gavras. En effet, le fils du grand Costa-Gavras semble renouer autant avec ses origines grecques que familiales en proposant cette auto-proclamée tragédie classique hautement politique. *Athena* narre en effet le déchirement tant social que familial que provoque une bavure policière de trop. La victime se trouve être le (trop) jeune Idir, benjamin d'une fratrie dont les membres ont tous suivi des chemins différents. Entre Moktar, le dealer inconséquent et Abdel, le militaire droit dans ses bottes, Karim, jeune trublion assoiffé de vengeance, se fait le leader d'une révolte qui secouera durant 1 h 39 la cité fictive d'*Athena*.

Si, comme l'indique le titre et la volonté affichée de mettre en scène une « tragédie grecque », la subtilité n'est pas tout à fait de mise dans le troisième effort de l'ex-réalisateur de clip, force est de reconnaître qu'*Athena* est bel et bien un tour de force à tous les niveaux. Il est rare de voir un film français traitant de sujets brûlants de l'actualité s'emparer de ces thématiques avec une telle ambition cinématographique et thématique. Composé d'amples plans-séquence proprement sidérants - la scène d'introduction fera date - *Athena* ne tombe que rarement dans le piège de la suresthétisation et de

la belle image. Romain Gavras utilise toujours son dispositif de mise en scène avec le but de servir les thèmes et les enjeux narratifs de son histoire. Le tout en y injectant sa verve de clippeur et une impertinence face à la réalité politique française que l'on n'avait pas vu depuis... eh bien la grande époque du cinéma de son père Costa-Gavras. La distribution est impeccable, les personnages sont incarnés avec conviction et réalisme par une troupe d'acteur-trice-s particulièrement charismatiques.

Le jeune Sami Slimane crève l'écran en communard des temps modernes, leader déterminé et stoïque. Deli Bensallah n'est pas en reste avec sa partition de soldat de retour du front, tout en tristesse contenue et il faut citer Alexis Manenti qui, en moins de 10 minutes de présence à l'écran, compose un personnage inoubliable. On pourra regretter qu'*Athena* soit parfois un peu trop prisonnier de ses ambitions tragiques, ternissant parfois la cohérence psychologique de ses personnages. Il est aussi dommage de constater que le soufflet retombe quelque peu lors de la dernière partie du métrage où sa subtilité de marteau-pilon commence sérieusement à lui faire défaut. Mais qu'à cela ne tienne, *Athena* est l'un des meilleurs films français de l'année et une expérience sensorielle qui aurait mérité une projection en salle. Car Romain Gavras a produit ce qu'on appelle du Cinéma.

Yvan Pierri



Athena
Romain Gavras
Netflix
2022
99 min

AGEF

EQUOPP

UNIPOKO

FRIES

UNIKULT

FACHSCHAFTEN

GPK

SPECTRUM

CE/SR

ESN



**OUR
WEBSITE**

www.unifr.ch/agef



**OUR
INSTA**

[@agefrib](https://www.instagram.com/agefrib)



**OUR
MAIL**

agef@unifr.ch

L'AGEF est l'association de tout-es les étudiant-es de l'Université. Elle compte donc plus de 10'000 étudiant-es membres dont près de 400 actifs au sein de ses organes centraux ou des comités de section - appelées Fachschaften - et plus de 40 institutions membres.

L'AGEF a un rôle politique important dans la représentation des étudiant-es au sein des conseils universitaire. Elle propose de nombreux services et renseignements et organise divers événements.

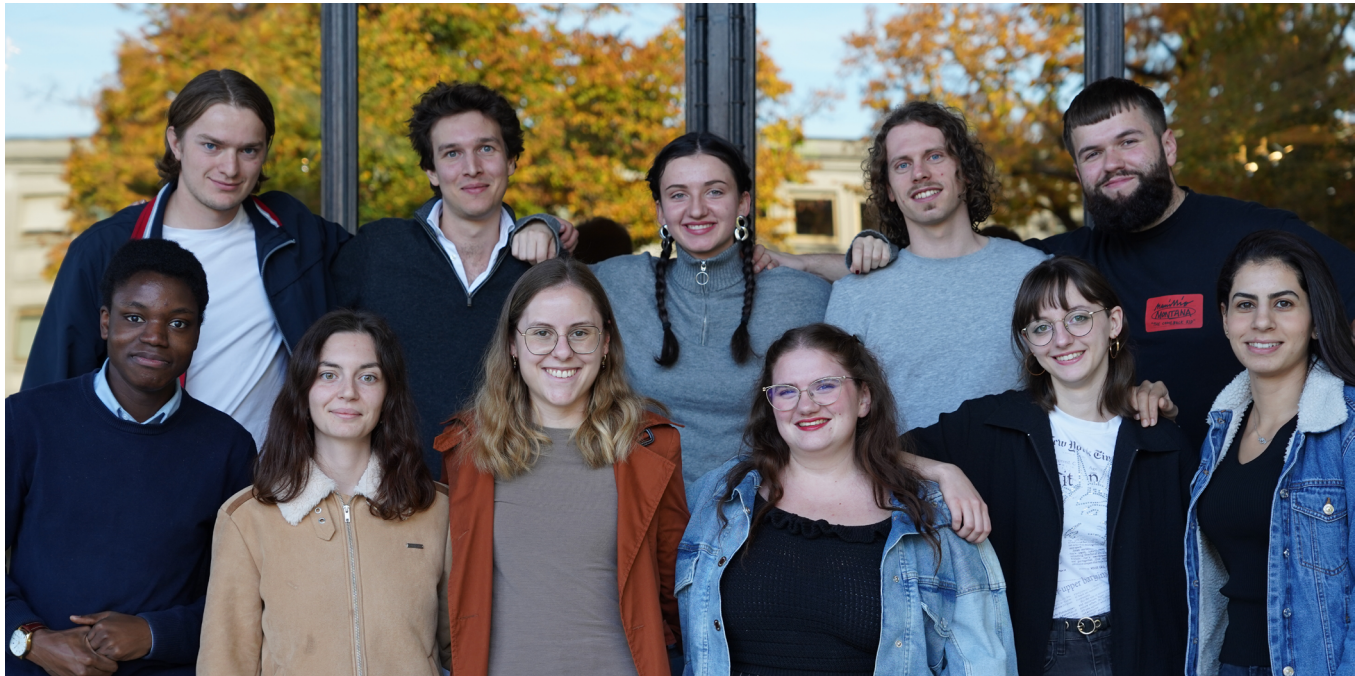
Die AGEF ist die Vereinigung aller Studierenden der Universität. Die AGEF hat mehr als 10.000 Studierende als Mitglieder, von denen fast 400 in den zentralen Organen der AGEF oder in den Fachschaften aktiv sind, sowie mehr als 40 Mitgliedsinstitutionen.

Die AGEF spielt eine wichtige politische Rolle bei der Vertretung der Studierenden in den Universitätsräten. Sie bietet zahlreiche Dienstleistungen und Informationen an und organisiert verschiedene Veranstaltungen.

COMITÉ · KOMITEE

Photo Anna Mitrovic

Komitee



Comité

Vorne von links nach rechts: Antoine Lévêque, Emilia Astorina, Sophie Sele, Franziska Schwarz, Helene-Shirley Ermel, Aya Gartini. Hinten von links nach rechts: Jérôme Meyer, Maxime Staedler, Pauline Meyer, Oliver Clemente, Tim König

Kulturkalender

- 01 Centre Fries : Atelier Couture & Fresque du Climat.
- 02 Centre Fries : Apéro La Red & Concert Intimiste.
- 03 Centre Fries : Atelier Jardin & Jam Session. Unimix : ciné.
- 04 Fri-Son : XENO - Heavy Electronic Music Night.
- 05 Fri-Son : Peaches'n'Cream #10.
- 07 UNA : Kulturcafé & Spiele in Flüchtlingsheimen
- 08 cinéclub : Le Château (MIS 2029). Centre Fries : Souper culturel
- 09 Centre Fries : Apéro & Concert Staro
- 10 Mythic : Karaoke Night. Centre Fries : Atelier Jardin & Soirée Kult.
- 11 Fri-Son : Groundation. Nouveau Monde : Blaise Bersinger
- 12 Fri-Son : Ezra Furman.
- 13 Nouveau Monde : Brunch Musical ! Aïna // Vernissage (Konzert)
- 14 UNA : Kulturcafé & Spiele in Flüchtlingsheimen
- 15 Centre Fries : Atelier Couture & FS English Movie Bingo.
- 16 cinéclub : Sous le Soleil de Satan (MIS 2029).
- 17 Centre Fries : FS Histoire Soirée Jeux de Sociétés.
- 18 Fri-Son : Music Marathon 2022. Nouveau Monde : MUMA 2022
- 19 Fri-Son : Music Marathon 2022. Nouveau Monde : MUMA 2022
- 21 Fri-Son : Animal Collective / Odd Beholder.
- 22 Centre Fries : La Red veganes indisches Abendessen.
- 23 Centre Fries : Konzert Madame Skedja. Fri-Son : Birds in Row / Sooma
- 24 Mythic : Karaoke Night. Centre Fries : Atelier Jardin & ESN Soirée à thème.
- 25 Centre Fries : Atelier Grimpe.
- 26 Nouveau Monde : Todos Destinos - Concert des 20 ans + Nguru (Konzert)
- 27 Unimix : sortie au théâtre. Nouveau Monde : Chocolat Show (Familie)
- 28 UNA : Kulturcafé & Spiele in Flüchtlingsheimen
- 29 cinéclub : Mort à Venise. Centre Fries : Atelier Couture & SOFA Filmabend.
- 30 Arena Cinemas : Violent Night. Centre Fries : Concert Los Tros Flamingsos.



IMPRESSUM · OCTOBRE 2022



Rédaction-en-chef-fe · Chefredaktion Maxime Staedler, Pauline Meyer

Unipolitique · Unipolitik Antoine Lévêque, Sophie Sele
Culture · Kultur Emilia Astorina, Helene-Shirley Ermel

Web Aya Gartini, Franziska Schwarz

Couverture · Titelbild Gwendoline Schenk
Layout Tim König

Correction · Korrektur Oliver Clemente, Selina Keiser, Leila Dorsaz

Info · Abonnement redaction@spectrum-unifr.ch
abo@spectrum-unifr.ch

Site web · Website student.unifr.ch/spectrum/
Administration Florian Angéloz
Marketing Jérôme Meyer

Prochaine parution · Nächste Ausgabe 05.12.2022

Photographes · Fotograf:innen Anna Mitrovic, Luise Steinhaus, Caroline Minjolle, Pauline Meyer

Illustrations · Illustrationen Gwendoline Schenk, Léo Pham, Alyna Reading, Adoline Mouget, Emanuel Hänseberger, Noor Amdouni, Amanda Kono

Contributions · Mitautor:innen Antoine Lévêque, Ella Lory, Adoline Mouget, Pauline Meyer, Sophie Sele, Joan Laissue, Maria Papantuono, Emilia Astorina, Alyna Reading, Maxime Staedler, Franziska Schwarz, Tanimara Sartori, Sam Wagenbach, Laurie Nieva, Helene-Shirley Ermel, Vanessa Lakhdar, Selina Keiser, Yvan Pierri, Sina Hasler

Depuis 1958, Spectrum est le journal des étudiant·e·s de l'Université de Fribourg. Entièrement créé par elleux, le magazine est également bilingue. Chaque étudiant·e peut participer à sa conception et ainsi faire ses premiers pas dans le journalisme. Spectrum paraît six fois par an et est gratuitement à la disposition de la communauté estudiantine dans les locaux de l'Université, ainsi que sur Internet.

Tirage: 1'100.

Das Studierendenmagazin Spectrum gibt es seit 1958. Es wird von Studierenden der Universität gestaltet und ist zweisprachig. Alle Studierenden können mitmachen und dabei Erfahrungen im Journalismus sammeln. Spectrum erscheint sechsmal im Jahr und liegt kostenlos an der Uni und auf dem Internet auf.

Auflage: 1'100.

**Einfach.
Grenzenlos.
Günstig.**

Dein digitales
Alltagskonto ohne
Grundgebühren.

20 CHF
Startguthaben
Promocode:
UNIFRI



20 CHF de
crédit de départ
Code promo :
UNIFRI

**Simple.
Illimité.
Avantageux.**

Ton compte
courant en ligne
sans frais de base.